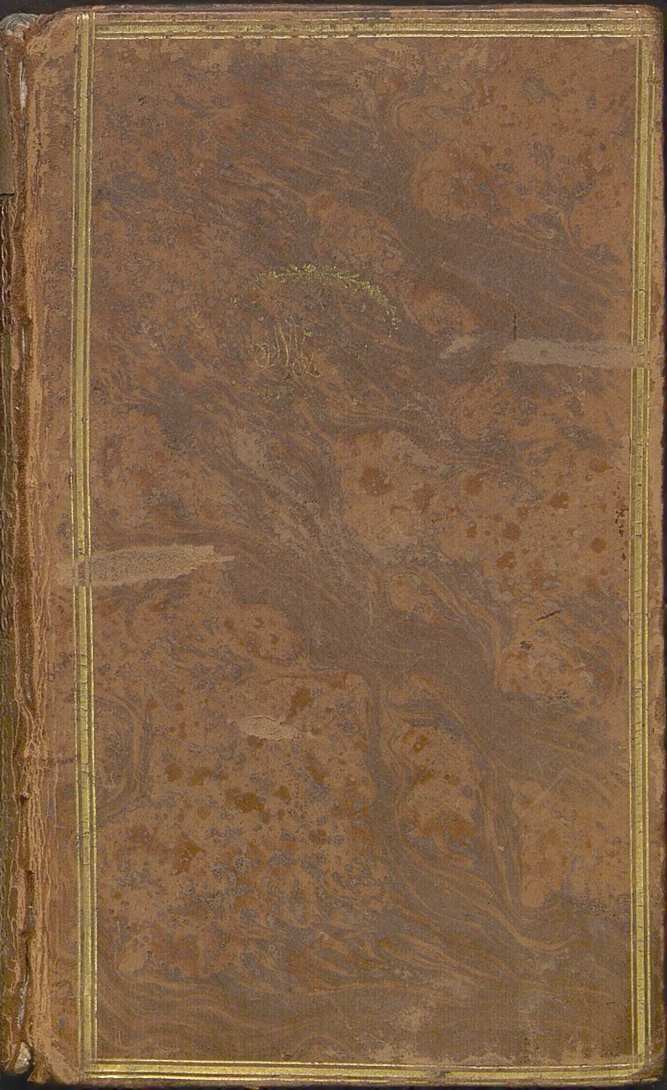
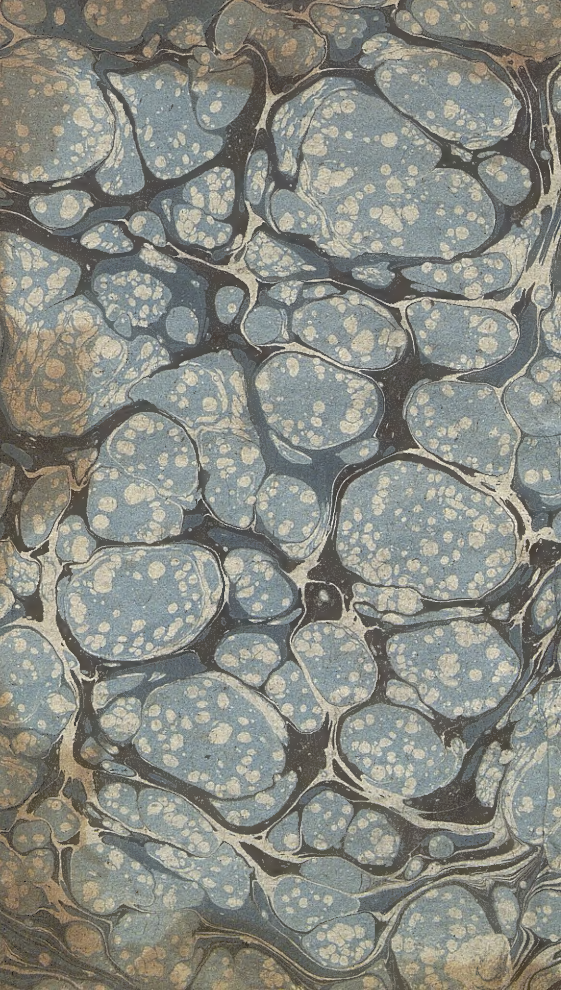
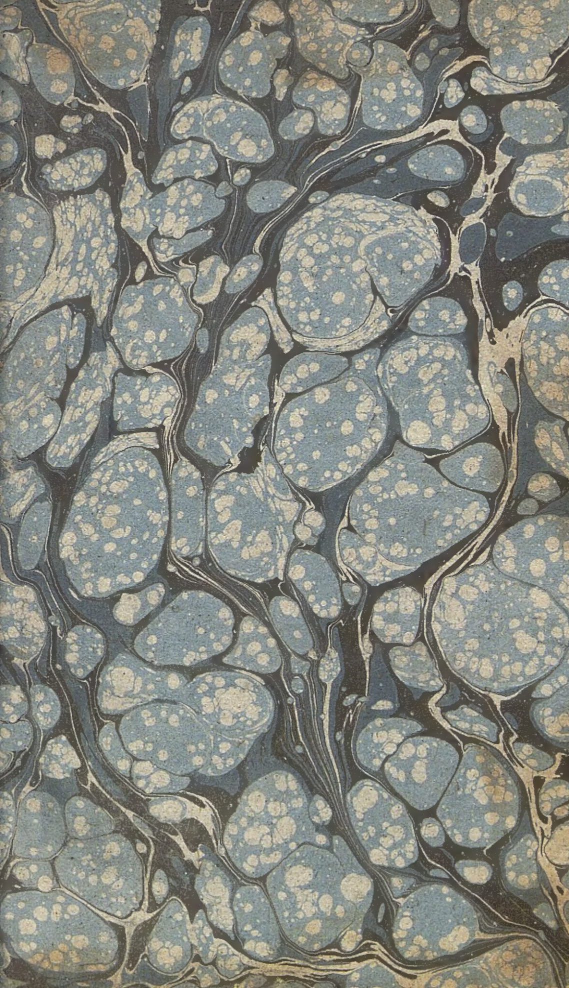






ŒUVRES COMPLETTES

DE

BERQUIN.

TOME PREMIER.



Je suis perdu, mon petit violon est en pièce, votre mouchoir, votre argent, tout . . . .

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARRIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

ÉLOGE

DE

BERQUIN,

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

Art d'élever l'enfance, intéressante étude,
Tu viendras de tes fleurs orner ma solitude.
(FÉNÉLON, *tragédie de* CHÉNIER.)

LORSQUE la perte d'un grand homme fait gémir l'humanité qu'il honoroit; quand la mort ravit aux rois quelqu'illustre capitaine, soutien de leur couronne, ou aux peuples un monarque qui assuroit leur félicité, les voûtes sacrées des temples se couvrent de deuil : autour d'un monument élevé par la reconnoissance, la douleur répand des larmes; et tandis que l'en-

cens monte avec les prières, dans le sein de Dieu, la voix des orateurs, interprête des jugemens publics, devient aussi l'organe anticipé de la postérité.

Celui qui, portant son génie dans son cœur, ne manifesta ses talens que par une sensibilité utile, n'a pas de droits à tant de pompe, et recueille moins d'hommages. Content de couronner, par une douce mort, sa modeste vie, il laisse plus d'exemples honnêtes que de leçons fastueuses; et plus d'actions recommandées à l'estime, que d'ouvrages proclamés par la renommée. Un siècle frivole jouit de ses travaux sans les vanter: le bien même qui en résulte semble le titre de leur obscurité; et ce n'est que par l'absence de leur auteur qu'on remarque leur influence, et qu'on leur attache un prix. Telles ces plantes balsami-

ques, que la sage nature fait croître avec une si riche profusion jusques dans les lieux les plus stériles : l'homme trouve la santé, quelquefois la vie dans leurs sucs réparateurs ; mais s'il s'en abreuve, c'est avec moins de gratitude que de répugnance. Il les dédaigne comme viles et communes ; pendant que le brillant calice d'une fleur inutile obtient tous ses suffrages et toutes ses faveurs.

C'est à la renaissance du printemps, lorsque les premiers rayons du soleil rajeuni fécondent la terre amoureuse ; c'est sur la verdure émaillée de fleurs et humide de rosée, qu'au milieu d'un vallon riant, une troupe folâtre d'enfans aimables devroit chanter *Berquin* et faire son éloge. Sur un autel de gazon, où seroit placée son image, la main des tendres néophites sémeroit des roses : ils en ceindroient le front

de leur *Ami;* et par des danses ingénues, communiqueroient à son ombre un frémissement de plaisir.

Avec moins de charmes sans doute, et d'une voix moins touchante, mais avec un cœur plein des mêmes sentimens, je viens payer à Berquin le tribut de reconnoissance filiale que, depuis mon enfance, je dois à ses intéressans écrits. Si, dans la culture d'une autre branche du grand arbre littéraire, j'ai placé quelques-unes de ces affections libérales que rencontre avec plaisir l'homme de bien, c'est en partie à l'Ami des Enfans que j'en suis redevable. Ses naïfs récits, ses tableaux naturels et vrais, déposent dans des ames virginales le germe de toutes les vertus religieuses et sociales: une heureuse éducation se développe; et dans l'âge où la pensée succède aux sensations, on en recueille les fruits

salutaires. Ce que j'ai éprouvé, je vais tâcher de le transmettre sous les yeux, ou pour mieux dire, de l'insinuer dans la conscience de mes jeunes lecteurs. Après avoir tracé l'ébauche du caractère de Berquin, j'examinerai plus attentivement celui de ses ouvrages, et terminerai cet essai en considérant l'influence qu'ils pourroient avoir sur l'éducation. Aimable et sensible écrivain, où pourrois-je mieux placer ce foible témoignage de mon estime pour toi, qu'au frontispice même du monument qu'avec tes propres travaux, des mains amies élèvent à ta mémoire? Tes livres parleront de toi mieux que cet éloge; mais quelques grains d'encens pur brûlé sur le parvis de son temple n'ont jamais offensé la divinité.

Bordeaux vit naître Berquin en 1750. Nul doute que la sérénité du ciel, la chaleur du climat, le spectacle d'un

paysage où les graces d'une campagne riante se mêlent à la majesté de l'Océan; nul doute, disons-nous, que toutes ces circonstances physiques n'impriment à l'intellectuel un mouvement précoce, rapide et passionné. Heureux le génie qui croît à l'ombre de ces treilles empourprées que le Dieu des vendanges enrichit de ses dons! heureux celui, dont le soleil méridional échauffe l'imagination et mûrit l'intelligence! C'est Moutesquieu, dont la vaste tête, après avoir recueilli l'amas indigeste de tous les codes, devient, si l'on ose s'exprimer ainsi, le moule d'une législation uniforme et universelle: c'est Vergniaud, qui, sous les traits de sa rare éloquence, fait chanceler et rugir la tyrannie, sans cependant la pouvoir abattre: dans un ordre de productions moins élevées, mais plus agréables, c'est

Berquin, qui, dès ses plus jeunes printemps, crayonne des idylles, et soupire des romances.

Les muses qui comptent tant d'adorateurs parmi les adolescens, voient souvent des parens illétrés, mais prudens, contrarier leurs poëtiques amours. C'est que ceux-ci, instruits par l'expérience, comprennent que cette passion, outre l'inconvénient d'exalter l'imagination et de hâter l'éruption des sentimens passionnés, rend encore incapable d'étude sérieuse, celui qui s'abandonne à son délire. Mais un esprit fortement préoccupé, mais un cœur bien épris s'encouragent par les obstacles; et dans les difficultés mêmes, ils trouvent des moyens. La famille de Berquin s'en convainquit. Puni pour avoir fait des vers, c'est en vers qu'il demande son pardon. Ainsi Ovide mesuroit l'hexamètre sous les

coups de la férule paternelle ; ainsi Pascal se vengeoit de la prison que lui avoit valu son penchant aux mathématiques, en devinant les trente-deux premières propositions d'Euclide.

Nourrisson du Pinde, ce fut à son sommet même que Berquin voulut savourer l'ambroisie. Il vint à Paris ; dans cette ville, où, au sein du cahos qu'y forment les vices, les vertus, les ridicules, les travers, les préjugés, on voit souvent briller les lueurs du bon sens, le flambeau de la science, l'étincelle du bon goût. Berquin forma le sein, et donna à son génie, encore provincial, cette trempe d'urbanité, ce tact des convenances, cette fleur de délicatesse qui distinguent éminemment les productions de Paris. Notre auteur essaya d'en augmenter le nombre, en publiant un recueil d'idylles. Quelques-unes étoient de lui ; il devoit

le plus grand nombre à Métastase, à Wielland, et sur-tout à l'aimable patriarche des montagnes helvétiques, à ce touchant Gessner, qui a su donner de nouveaux attraits à la vertu, en lui confiant la pannetière des bergers. Bien que Berquin ne fût qu'imitateur, on crut découvrir, dans sa manière, l'heureuse faculté de la création. Il avoit conservé la grace, la simplicité, le naturel de ses modèles; mais il avoit coloré leurs tableaux d'une poësie et d'expressions assez originales, pour que les connoisseurs pressentissent un poëte de plus.

Il ne trompa point leur espérance. Plusieurs romances échappées de sa plume et dérobées à son porte-feuille, furent remarquées dans les journaux et dans les corbeilles poëtiques que l'on moissonne chaque année dans le vallon des Muses. Ces pièces, dont

les sujets, heureusement choisis, excitoient un intérêt tendre et réel, provoquèrent la lyre, ou plutôt la flûte de plusieurs virtuoses célèbres. Ils modulèrent de plaintifs accords, et les unirent à des vers remplis de sentiment. On apprit avec empressement, on répéta, et l'on répète encore les romances du *Petit malheureux*, de l'*Hermite*, de la *Mère abandonnée*, et sur-tout cette longue et tragique complainte de l'*Innocence reconnue* dans la personne de l'infortunée *Geneviève de Brabant*.

C'est par ces aimables essais que Berquin préludoit à de plus importans travaux. Né contemplateur et méditatif, il crut d'abord que la nature de son talent l'entraînoit aux études dramatiques. Il fit quelques pas dans cette carrière si glorieuse par le but qu'elle offre au génie, mais si pénible par les difficultés dont elle est hé-

rissée ; difficultés presque toujours vaincues par Molière, souvent par Régnard, plus rarament par Destouches, une fois par le Sage, Gresset et Piron, et de temps en temps par un petit nombre de leurs imitateurs. Berquin sans doute eût obtenu sa place parmi ces derniers. Dans les petits drames dont il a enrichi son recueil, on trouve communément un sujet bien choisi, un plan exact et régulier, des caractères tracés avec vérité, un dialogue facile, naturel, et par fois très-ingénieux : mais il y a loin de crayonner ces scènes enfantines où les mouvemens naïfs d'un âge qui ne sait pas dissimuler, se manifestent sans effort ; il y a loin de-là, disons-nous, à l'acte puissant et créateur du génie, qui, dans le tissu fortement ourdi d'une nouvelle combinaison, place les portraits vivans des vices, des vertus,

des travers, des excès; qui tout en riant ou en provoquant le rire, les châtie avec la verge du ridicule, et présente, dans la marche d'une intrigue attachante et régulière, le tableau mobile et animé de la vie sociale.

Le talent de notre auteur étoit trop modeste pour tenter de si vastes entreprises. Avec les simples vertus de l'enfance, comme il en avoit les goûts innocens, ce fut à peindre les uns, à exciter les autres qu'il se consacra désormais. Il avoit remarqué d'une part, que les contes merveilleux dont jusqu'à lui l'on berçoit cet âge crédule, peuploient son imagination flexible d'idées bizarres, l'ouvroient à des écarts fantastiques et à des préjugés dangereux. D'un autre côté, il avoit observé que plusieurs plumes généreusement consacrées à rectifier ces impressions nuisibles, n'avoient ni

assez d'agrémens pour plaire, ni assez de souplesse pour persuader. En effet, les ouvrages de madame de Beaumont, aux intentions de laquelle on ne peut rendre trop de justice, parmi les excellentes choses qui les distinguent, sont déshonorés par des erreurs de plus d'un genre; et en dernière analyse, présentent peut-être plus d'inconvéniens que d'avantages. L'inappréciable livre de madame d'Epinay, intitulé : *Conversations d'Emilie*, réunit à l'intérêt d'un sujet heureusement choisi et plus heureusement développé, le charme d'un dialogue sentimental et d'une diction tendre, quoique correcte et soutenue; mais cet ouvrage, tant de fois lu, relu tant de fois, toujours trouvé trop court, a le malheur de n'offrir que des esquisses, et, en quelque manière le projet d'un livre. Berquin se sentit le talent,

ou pour mieux dire, le goût de l'exécuter, ce projet. Et pour le rendre plus efficace, il lui donna une publicité périodique, que soutenoit, à chaque livraison, un intérêt nouveau, et qui rajeunissoit l'utile par le sentiment de l'agréable. Le titre touchant et simple d'*Ami des Enfans* qu'il prit, il ne tarda pas à le justifier. Il faut avoir connu le plaisir que produisoit à chacun de ses jeunes souscripteurs, l'arrivée du cahier qu'il leur envoyoit, pour comprendre de quelle influence peut être, sur l'esprit, sur le cœur de la jeunesse et de l'enfance, son amour-propre doucement flatté. En ouvrant le paquet sur lequel étoit imprimé son nom; en parcourant le recueil, ou tous ceux de divers de ses petits amis, il retrouvoit des aventures qui lui étoient, ou qu'il se croyoit personnelles : il n'est pas d'adolescent

qui n'ait pris de soi une idée importante; qui par sensibilité, ou même par orgueil, n'ait juré dans son cœur de devenir le sujet d'une louange méritée par l'horreur du vice et la pratique de la vertu. Un littérateur estimable, M. Jauffret, convaincu de la bonté de ce moyen sur l'éducation domestique, est devenu le digne continuateur de Berquin : il ne l'a pas fait oublier; mais les enfans ont cru que leur ami vivoit encore (1).

(1) N'oublions pas de citer à la tendre reconnoissance des enfans, et plus encore de l'adolescence, les noms de deux de leurs plus estimables bienfaiteurs. Le premier est celui de M. Filassier, dont l'ouvrage, intitulé : *Eraste* ou l'*Ami de la jeunesse*, renferme le germe précieux de toutes les connoissances. L'autre est celui de madame de Genlis, qui, dans ses nombreux écrits, a paré des graces d'une imagination vive et tendre, les préceptes les plus sages de l'éducation privée, de l'instruction publique, et

En jetant un coup-d'œil superficiel sur la collection de cet aimable écrivain, on suppose d'abord que, semblable à une foule de compilations, elle présente la confusion et le désordre. Nous avouerons qu'en la rédigeant, l'auteur ne s'est point assujetti à un plan méthodique, dont la froide ordonnance et la symétrie monotone eussent sans doute rebuté l'âge auquel elle est destinée. Mais l'espèce de désordre, ou pour parler plus juste, le défaut de régularité qu'on y remarque, est loin de pouvoir être comparé à la désorganisation ou au dérangement : il imite plutôt la marche variée que la nature affecte dans une belle campagne où, près d'un bois sombre, elle a placé une colline verdoyante; où la limpidité d'un ruisseau contraste avec

des différens degrés d'enseignemens relatifs aux divers états de la société.

l'aridité des sables stériles; où la fleur croît au milieu des rochers, et où l'épi nourrissant se balance près de l'herbe parasite. Tel est le livre, tels sont les ouvrages de Berquin. Pour en composer l'ensemble, il mit à contribution tous les auteurs et tous les recueils qui pouvoient l'enrichir; ceux de l'Allemagne sur-tout, plus immédiatement rapprochés de la nature champêtre, les peintres les plus exacts, même par fois les plus minutieux : quelques écrivains d'Italie lui ont été d'un véritable secours. Parmi les drames que, de leur idiome il a transplanté dans le sein, nous citerons avec une prédilection marquée ceux de M. Stéphanie. Rien n'est plus touchant que celui qui a pour titre : *Le Déserteur*, et qu'en y ajoutant des corrections indispensables, nous avons appelé l'*Héroïsme filial*. Cet ouvrage,

dont le sujet si favorable est une sorte de bonne fortune littéraire, abstraction faite de son mérite poëtique, présente, dans un tableau véridique et touchant, le modèle de ces vertus naturelles et sociales qui caractérisent l'honnête homme, l'homme honnête, le bon père, la tendre mère, l'excellent fils, le véritable ami. Il seroit à desirer que cet ouvrage, qui se soutient par les seuls intérêts de la famille, fût adopté par un de nos nombreux théâtres. Je voudrois le voir représenté par ces jeunes élèves de Thalie (1), dont les dispo-

(1) A Paris, il s'est formé plusieurs réunions d'adolescens, de l'un et de l'autre sexe, qui préludent, avec succès, aux travaux dramatiques. En dirigeant leurs essais vers un but plus réel de moralité sociale, on pourroit en créer une nouvelle branche d'instruction. Il faudroit pourtant examiner si

sitions précoces, étonnantes même dans quelques sujets, garantissent que cette pépinière d'artistes renferme l'honneur futur du théâtre national. Ils s'en rendroient plus dignes encore, en reproduisant ces pièces aussi moralement bonnes que dramatiquement attachantes, où l'on intéresse la curiosité aux destins de la vertu.

Ce qui prouve sur-tout de quelle véritable utilité est le recueil de notre auteur, et quelle heureuse influence il peut avoir sur l'éducation, c'est qu'à mesure qu'on lit les différentes pièces qui le composent, c'est qu'après les avoir lues, s'il arrive qu'on les relise ou qu'on en orne la mémoire de l'enfance, on leur découvre une foule d'agrémens qui, d'abord, avoient

---

les inconvéniens qui en résulteroient pour la morale, seroient contrebalancés par les avantages qu'en retireroient les belles-lettres.

échappé. Bien opposés, en cela, à ces écrits superficiels qui éblouissent par un vernis brillant, mais dont la frêle substance s'évapore au moindre examen. Parcourez les narrations, les drames, les dialogues qui forment l'Ami des Enfans, celui de l'adolescence, le livre de famille; dépouillez chacun de ces morceaux de la forme gracieuse dont vous pourriez craindre la séduction; non-seulement ils sont doués du rare mérite en littérature, de réunir l'élégance de l'expression à la vérité de la pensée, mais du mérite plus rare encore en morale, de n'enseigner que des maximes vraies, naturelles, sociales; dont l'application est aisée, et dont l'usage présente peu de difficultés. C'est un cours pratique et complet de préceptes, généraux il est vrai, mais accommodés d'une façon particulière, revêtus d'images palpa-

bles et satisfaisantes, établis pour toutes les circonstances de la vie adolescente ; et qui, parés des fleurs d'une imagination tendre, s'insinuent doucement, et viennent régner dans les cœurs.

Quoique Berquin, dans ses rédactions, n'ait paru adopter aucune méthode régulière, il a pourtant suivi, avec beaucoup d'intelligence, la marche lente, insensible, mais invariable de la nature dans le développement des facultés de l'homme. A mesure que son cœur devient plus sensible par les impressions vives et réitérées que les sensations exercent sur ses organes plus dilatés, son esprit, dont les moyens s'agrandissent, dont les ressorts se fortifient, s'élève aussi à des conceptions plus lumineuses. A cette précieuse et mémorable époque, qui sépare l'enfance de la jeunesse,

ou plutôt qui les joint, toutes les puissances intellectuelles, toutes les facultés physiques s'élancent de concert au grand but de l'organisation parfaite de l'individu. Jusqu'alors, germe fragile, il a reçu toutes les influences, sans pouvoir en communiquer aucunes. Sa sensibilité ne réside que dans ses sensations ; son génie n'est nourri que de réminiscences. Cependant le foyer combustible que la Providence a placé dans lui, s'enflamme peu-à-peu : une chaleur pénétrante embrâse son ame : une douce lumière brille à son esprit ; les trésors acquis de sa mémoire, se métamorphosent en richesses que met en œuvre son imagination. Ainsi l'habile cizeleur change en bijou précieux un lingot informe et grossier. Cette période de la vie, fertile en beaux jours, ne l'est pas moins, ainsi que la belle saison de

l'année, en tourmentes et en orages. Les passions s'allument : instituteur prudent, prévenez l'incendie ! Ce fut le sage dessein de celui dont j'ébauche le panégyrique. En faveur de cet âge qui suit immédiatement l'adolescence, dont il est le terme et le complément, Berquin transporta de l'idiome britannique dans le nôtre, deux ouvrages charmans, deux romans moraux, dont chaque page renferme les leçons les plus attachantes et les plus instructives. A l'imitation de cet immortel Richardson, qui après avoir épuisé, dans la création du personnage de Lovelace, tout ce que l'esprit, l'amabilité, les graces peuvent donner de séducteur et d'imposant à la perversité, réunit aux nobles sentimens de son ame les ressources de son génie, pour faire de Sir Charles Grandisson le modèle de toutes les vertus; Ber-

quin imagina de présenter dans le petit Grandisson, celui de ces inestimables qualités, rares compagnes de l'âge mûr, plus extraordinaires, et qui tiennent du prodige dans celui de la dissipation et des folies. Sandford avec ses travers, Merton doué d'un sens exquis, intéressent presque toujours et ne fatiguent jamais ; Charles si jeune, si sage, si sensible, si sensé, excite à la fois l'attendrissement et l'admiration. Il faut considérer cet attachant caractère, comme un de ces chef-d'œuvres des arts, où le ciseau créateur et le pinceau magique ont, en quelque sorte, surpassé la nature, en produisant ce *beau idéal* dont elle dissémine quelquefois des parcelles, mais dont elle n'a presque jamais doté un seul objet ou un seul individu. Heureux le jeune homme qui, marchant de loin sur la trace de

Charles

Charles, deviendra l'imitateur d'une seule de ses vertus !

Berquin sentant que l'étude de la nature morale ne suffisoit pas à ceux que réclamera bientôt la société, y associa les notions élémentaires des principales connoissances physiques. On ne peut qu'admirer les formes simples et heureuses dont il a su revêtir ces dialogues. Nous ne craignons pas de faire marcher sur une ligne égale à celle que la renommée a assignée aux entretiens de Fontenelle sur la *Pluralité des Mondes*, ceux de M. de Gerseuil sur le *Monde Planétaire*. Dans les uns, le philosophe aimable, toujours maître de sa matière, tout en se jouant parmi les tourbillons du systême cartésien qu'il explique à une jolie dame, trouve mille occasions de lui débiter force madrigaux : on peut dire qu'il décore

d'une guirlande de roses le télescope d'Uranie. Dans les conversations de M. de Gerseuil avec ses enfans, l'on voit un père instruit, mais plus tendre encore, se mettre à la portée de sa jeune famille; et par des comparaisons familières, lui révéler, avec le génie de Newton, le secret des cieux. Ces deux ouvrages, auxquels on peut joindre l'Abrégé de l'Astronomie de M. de Lalande, suffisent pour donner aux plus foibles esprits, une idée exacte du merveilleux système de l'univers.

En analysant les intéressantes productions qui, du recueil de Berquin, forment la Bibliothèque des Enfans, nous pourrions allonger cette notice, et en faire un volume. Si notre estime, si notre attachement pour cet écrivain n'ont point de bornes, mettons-en du moins à l'expression de ces senti-

mens : encore une fois, nous ne nous flattons pas de les faire partager à nos lecteurs, avec plus de conviction que ne pourront le faire ses écrits. Nous les présentons à l'enfance, à la jeunesse; nous les recommandons aux instituteurs et aux parens; nous appelons sur eux l'attention des dépositaires et des organes de la loi.

C'est au moment que la philosophie, réconciliée avec la piété, semble vouloir rétablir l'instruction graduelle sur la base, non de la raison naturelle, dont la simplicité convient mal à nos habitudes viciées, mais de la morale religieuse, si bien proportionnée à notre foiblesse; c'est en ce moment, disons-nous, qu'il convient de multiplier les ouvrages qui, comme celui-ci, sont en harmonie avec elle. Après dix années de sépulture, Berquin, tu croiras renaître à l'existence, puisque

ton livre, c'est-à-dire ton esprit, revivra avec notre nouvelle ère. Ton ombre aimante va de nouveau planer dans ces écoles restaurées, où ces enfans que tu chérissois et que tu aimes encore, reprendront la vertu de la bouche des talens et de la bonté. Réjouis-toi, Berquin; la France cesse d'être infortunée, puisque ton nom recommence à y être béni!

L'AMI DES ENFANS.

L'HOMME EST BIEN COMME IL EST.

M. DE LEYRIS *porte un perroquet empaillé; et montant sur un fauteuil, il l'accroche à un cordon déjà suspendu au plancher.*

JE ne crois pas que cet espiègle de Frédéric puisse maintenant y atteindre. On ne peut avoir rien en sûreté contre ce petit garçon. (*Il remet le fauteuil à sa place, et sort.*)

FRÉDÉRIC, *entrant un moment après.*

Où est-ce donc que mon papa vient de fourrer notre pauvre défunt de Jacquot ? Il l'avoit dans les mains lorsqu'il est entré ici, et je l'ai vu sortir les mains vuides. *(Il regarde de tous côtés ; enfin, en levant les yeux, il apperçoit le perroquet suspendu au plancher.)* Ah ! bon ! le voilà. *(Il prend aussi-tôt la course, et bondit de toutes ses forces ; mais il s'en faut de plus de trois pieds qu'il ne s'élève à la hauteur de l'oiseau.)* Si j'étois aussi leste que notre minet ! *(Il va prendre un fauteuil, il monte dessus, et se trouve trop court. Il se dresse sur la pointe des pieds, il saute ; tout cela inutilement. Il descend, court chercher un gros volume* in-folio *de Plutarque, le met sur le fauteuil, grimpe sur le livre, tend le bras.)* Je ne saurai jamais l'attraper. J'aurois pourtant bien voulu voir comment on lui a rempli le ventre de paille. Essayons en sautant. *(Au moment où il plie sur ses jambes pour s'enlever, Maurice*

entre dans le salon, l'apperçoit, et lui chante :) Oh! comme il y viendra! Oh! comme il y viendra! Je te le donne en mille. — Un petit bout d'homme comme toi, atteindre là-haut. Allons, descends, que je monte. Je n'aurai pas besoin de Plutarque, moi. (*Il le tiraille par le pan de son habit, le fait descendre, monte à sa place, élève les deux bras, et se voit encore fort loin de Jacquot.*)

FRÉDÉRIC, *poussant un grand éclat de rire.*

Eh bien! toi qui faisois le fier, je t'aurois cru aussi grand que le saint Christophe de Notre-Dame, à t'entendre.

MAURICE.

Oui; mais si je montois sur le livre? (*Il y monte, se trouve un peu plus près du perroquet, mais pas assez pour le saisir. Frédéric saute autour du fauteuil en se moquant de lui.*) Ce n'est pas ma faute; c'est que ce gros Plutarque n'est

pas encore assez gros. Voyez pourtant; s'il y avoit eu quelques grands hommes de plus dans l'antiquité, Jacquot étoit à moi.

FRÉDÉRIC.

Je l'aurois bien eu le premier.

MAURICE.

Ce n'est pas que je m'en soucie beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Oh ! non; pas plus que le renard de la fable ne se soucioit des raisins. Le perroquet est peut-être trop verd, n'est-ce pas ?

MAURICE.

Je le vois aussi-bien d'ici.

FRÉDÉRIC, *ironiquement.*

Oui, c'est le vrai point de vue. Ecoute, mon frère; je ne crois pas qu'il y ait bien de la différence entre nous deux au moins, et tu es plus vieux de trois ans.

MAURICE.

Voyez donc la vanité de ce petit mirmidon ! Est-ce que tu voudrois te mesurer avec moi ?

FRÉDÉRIC.

Voyons un peu. (*Ils se mettent sur la même ligne devant un miroir, épaule contre épaule, et tendent leurs membres autant qu'ils peuvent. Frédéric se hausse sur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir de sa taille, regarde en bas, et s'apperçoit de la supercherie.*)

MAURICE.

Ah ! le fripon : je le crois bien, de cette manière. Appuie tes talons à terre.

FRÉDÉRIC *paroît alors bien au-dessous de son frère, et dit avec humeur, en frappant du pied :*

C'est bien triste d'être si petit !

M. DE LEYRIS, *qui est rentré depuis un moment.*

Parce qu'on ne peut pas atteindre le perroquet, n'est-ce pas, Frédéric ?

FRÉDERIC.

Vous nous avez donc vu faire, mon papa ?

M. DE LEYRIS.

Non ; mais tes pieds l'ont écrit sur la couverture de mon Plutarque.

MAURICE.

Si nous avions été aussi grands que vous, nous aurions vu de plus près notre pauvre Jacquot.

M. DE LEYRIS.

Oui, pour le tourmenter jusqu'après sa mort, comme vous l'avez fait pendant sa vie. Il n'y a pas de mal que vous ne soyez pas assez grands pour cela.

MAURICE.

Oh ! quel plaisir, mon papa, si j'étois de votre taille !

M. DE LEYRIS.

Je te connois : alors même tu ne serois pas content.

MAURICE.

Il est vrai que j'aimerois encore bien mieux être comme le géant qu'on montroit cet hiver à la foire.

FRÉDÉRIC.

Le beau Ragotin, vraiment ! Quand on fait des souhaits, et qu'il n'en coûte rien, il ne faut pas se ménager. Tu sais

notre plus haut cerisier ? Voilà comme je voudrois être grand, moi.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi donc ?

FRÉDÉRIC.

C'est que je n'aurois besoin ni d'échelle, ni de perche, lorsque les cerises viendroient à mûrir. Imagines-tu, mon frère, comme il seroit doux de porter sa tête au-dessus des arbres en se promenant dans le verger, et de pouvoir cueillir les poires et les pêches, comme nous cueillons les groseilles ? Cela ne seroit pas malheureux, au moins ?

MAURICE.

On pourroit aussi regarder par la fenêtre les gens qui demeurent au troisième. (*en souriant.*) Il y auroit de quoi leur faire de belles frayeurs.

FRÉDÉRIC.

Je ne craindrois plus les voitures, quand j'irois dans les rues. Je n'aurois qu'à écarter les jambes ; tiens, comme cela (*il les écarte*), je verrois passer là-dessous les chevaux, le cocher, le

carrosse, les domestiques, et je leur sourirois de pitié.

MAURICE.

Tu sais la petite rivière qui coule au bas du jardin? On a besoin d'un canot pour la traverser, ou il faut aller chercher à un quart de lieue le pont du village. Pst! d'une enjambée, ou d'un saut à pieds joints, on se trouveroit de l'autre côté.

FRÉDÉRIC.

Et puis l'on seroit bien plus fort, si l'on étoit si grand. Qu'il vînt un ours à ma rencontre, en traversant la forêt, je lui tordrois le cou comme à un pigeon, ou je le jeterois à deux cents pieds en l'air; et il seroit si occupé de sa chûte en retombant, qu'il oublieroit de se relever.

MAURICE.

Il ne faudroit plus aussi de bœufs pour labourer la terre: on tireroit la charrue soi-même; et en dix pas on seroit au bout du champ. Tenez, encore, je vis l'autre jour plus de cinquante hommes

qui enfonçoient des pilotis pour faire une chaussée. Comme ils travailloient ! Eh bien ! avec un grand marteau, comme on pourroit alors en porter, un homme seul auroit fait toute leur besogne en un jour. N'est-il pas vrai, mon papa ?

M. DE LEYRIS.

Voilà qui est fort bon à dire; mais avec tous ces beaux souhaits, vous n'êtes que des fous ?

MAURICE.

Comment, des fous ?

M. DE LEYRIS.

Oui, de croire que vous seriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

MAURICE.

Mais si nous devenions capables de faire plus de choses que nous n'en faisons à présent ?

FRÉDÉRIC.

Par exemple, ne seroit-ce pas fort commode de pouvoir atteindre bien haut, et de faire d'un seul pas bien du chemin ?

M. DE LEYRIS.

Avant que je te réponde, dis-moi; en te donnant cette taille prodigieuse, voudrois-tu que tout ce qui t'entoure demeurât aussi petit qu'il est aujourd'hui ?

FRÉDÉRIC.

Sans doute, mon papa.

MAURICE.

Oui ; rien que nous trois de géans.

M. DE LEYRIS.

Grand-merci ; je suis content de ma taille, et je m'y tiens.

FRÉDÉRIC.

Il faudroit pourtant que vous fussiez toujours plus grand que nous ; autrement ce seroit aux enfans de donner le fouet à leur père.

M. DE LEYRIS.

Je vois qu'il est fort heureux pour moi de ne pas être exposé à ce danger.

FRÉDÉRIC.

Oh ! non, je vous ferois grace. Je me souviendrois que vous m'en avez fait si souvent !

MAURICE.

Vous ne voulez donc pas grandir avec nous autres ?

M. DE LEYRIS.

Non. Parlons pour vous seuls, et voyons ce qui en résulteroit. D'abord, Frédéric, si, comme tu le desirois tout-à-l'heure, tu étois aussi grand que notre plus haut cerisier, dis-moi, comment pourrois-tu te glisser dans notre verger qui est si plein ? Il te faudroit donc marcher à quatre pattes, et encore aurois-tu bien de la peine à y pénétrer.

FRÉDÉRIC.

Bon ! je n'aurois qu'à mettre le pied contre le premier arbre qui me gênéroit, je le briserois comme un tuyau de bled pour me faire place.

M. DE LEYRIS.

Voilà un parti bien sensé. A mesure qu'il te faudroit plus de fruits pour satisfaire ton appétit, tu détruirois les arbres qui les portent. Mais sortons de chez nous. La plupart des chemins sont bordés d'ormeaux, dont les branches

les plus élevées se joignent et s'entrelacent. Les hommes d'une taille ordinaire peuvent y passer à leur aise, et ils trouvent ces berceaux de verdure bien agréables dans les ardeurs du midi : pour toi, tu serois obligé d'aller sans ombrage à travers les champs. Et puis, que deviendrois-tu, quand il se présenteroit une épaisse forêt sur ton passage? C'est-là que tu aurois un furieux abbattis à faire pour t'y frayer une route.

FRÉDÉRIC.

Il ne m'en coûteroit pas plus que de faire à présent un trou dans la haie.

MAURICE.

Je déracinerois les chênes, comme ce Roland le Furieux dont vous m'avez conté l'histoire.

M. DE LEYRIS.

Je plaindrois fort les hommes condamnés à vivre dans le même siècle que vous. Poursuivons. Avec les grandes jambes dont vous seriez pourvus, il vous viendroit sans doute dans la tête de voyager.

Comment

FRÉDÉRIC.

Comment donc, mon papa ! je voudrois aller au bout de l'univers.

M. DE LEYRIS.

Tout d'une haleine, sans doute : car où trouverois-tu sur la route une maison, une chambre, un lit assez grands pour te recevoir ? Il te faudroit coucher à la belle étoile, sur une meule de foin, dans les nuits les plus orageuses. Cela seroit-il bien agréable ? Qu'en penses-tu, Frédéric ?

FRÉDÉRIC.

Hélas ! je me trouverois comme le pauvre Guilliver à Lilliput.

MAURICE.

Ce n'est pas encore tout-à-fait bien arrangé. Non, il faudroit que tous les autres hommes fussent aussi grands que nous.

M. DE LEYRIS.

Voilà qui est plus généreux. Mais comment la terre suffiroit-elle à nourrir tant de monstrueux colosses ? Dans une contrée où mille personnes snbsistent

aujourd'hui, à peine pourroit-il en subsister vingt. Nous mangerions chacun notre bœuf en deux jours, et il nous faudroit une demi-tonne de lait pour notre déjeûner seulement.

MAURICE.

Oh ! c'est que je voudrois que les bœufs devinssent plus gros aussi.

M. DE LEYRIS.

Et de ces bœufs-là, combien en pourrois-tu faire paître dans notre prairie?

MAURICE.

Vraiment, fort peu.

M. DE LEYRIS.

Je vois que, faute de place, nous manquerions bientôt de bétail.

MAURICE.

Il n'y a qu'une chose à faire; c'est d'agrandir en même temps l'univers.

M. DE LEYRIS.

Rien ne t'embarrasse, à ce qu'il me semble. Pour te hausser de quelques coudées, tu étends, d'un seul mot, toute la nature. C'est d'une fort belle imagination; malgré cela, je pense

toujours que tu n'y trouverois pas un grand avantage.

MAURICE.

Comment donc, s'il vous plaît !

M. DE LEYRIS.

Sais-tu ce que c'est que la proportion ?

MAURICE.

Non, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Mets-toi près de ton frère. Qui est le plus grand de vous deux ?

MAURICE.

Vous le voyez bien ; il ne me va pas à l'oreille.

M. DE LEYRIS.

Viens maintenant à mon côté. Qui est le plus petit ?

MAURICE.

C'est moi, par malheur.

M. DE LEYRIS.

Tu es donc à la fois grand et petit ?

MAURICE.

Non, je ne suis ni grand, ni petit,

à proprement parler. Je suis grand pour Frédéric, et petit pour vous.

M. DE LEYRIS.

Et si nous devenions tous les trois ensemble dix fois plus grands que nous ne le sommes, serois-tu plus petit pour moi, ou plus grand pour ton frère, que tu ne l'es à présent pour l'un et pour l'autre ?

MAURICE.

Non, mon papa ; ce seroit toujours la même différence.

M. DE LEYRIS.

Eh bien! voilà ce que c'est que la proportion, une gradation proportionnelle.

MAURICE.

Ah ! je conçois à présent.

M. DE LEYRIS.

En ce cas, revenons à ton idée. Si tout devient à proportion plus grand dans la nature, tu te retrouveras toujours au point d'où tu es parti. Tu ne seras pas assez grand pour faire peur aux gens du troisième, en les regardant

par la fenêtre ; tu ne pourras ni enjamber les rivières, ni enfoncer les pilotis à coups de marteau ; encore moins tordre le cou à un ours, ou le jeter à deux cents pieds en l'air. Il seroit toujours beaucoup plus gros que toi.

MAURICE.

J'en conviens.

M. DE LEYRIS.

Frédéric, nous as-tu écoutés ?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Et as-tu bien compris ce que c'est que la proportion ?

FRÉDÉRIC.

Oh oui ! c'est lorsque l'un devient grand, et que l'autre grandit aussi ; ensorte que cela ne fait jamais ni plus ni moins.

M. DE LEYRIS.

Pourrois-tu m'en donner un exemple ?

FRÉDÉRIC.

Je crois bien qu'oui. (*Après avoir réfléchi un moment.*) Tenez, j'aurai beau

avoir trois ans de plus dans trois ans, mon frère sera toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

M. DE LEYRIS.

A merveille, mon fils. Ainsi, quand tu serois devenu aussi grand que notre cerisier, le cerisier auroit grandi à son tour de toute la différence qui est actuellement entre vous deux.

FRÉDÉRIC.

C'est clair.

M. DE LEYRIS.

Pourrois-tu alors cueillir les cerises avec la main comme tu cueilles les groseilles ?

FRÉDÉRIC.

Non, mon papa, il me faudroit reprendre ma perche et mon échelle ; non pas les mêmes, car il faudroit qu'elles fussent aussi plus grandes à proportion.

M. DE LEYRIS.

Et les voitures passeroient-elles toujours entre tes jambes ?

FRÉDÉRIC.

Non certes. Je serois encore obligé de me ranger contre la muraille pour leur céder le milieu du pavé.

M. DE LEYRIS.

Quels avantages auriez-vous donc retiré de ce bouleversement général que votre orgueil auroit introduit dans l'univers ?

MAURICE.

Je ne sais guère.

M. DE LEYRIS.

Vos souhaits étoient donc insensés, puisque leur accomplissement n'auroit pu vous rendre plus heureux ?

MAURICE.

Vraiment, mon papa, vous avez raison. Il auroit mieux valu souhaiter d'être petits, petits, tout-à-fait petits.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! mon frère, comme les petits hommes de Gulliver ?

MAURICE.

Certainement.

M. DE LEYRIS.

Ha, ha ! voilà encore une étrange fantaisie. Et quels seroient tes motifs pour cette réduction ?

MAURICE.

D'abord, c'est qu'on n'auroit jamais à craindre de disette. Une poignée de grain suffiroit pour faire subsister pendant vingt-quatre heures toute une famille.

M. DE LEYRIS.

Effectivement, ce seroit une grande économie.

MAURICE.

Et puis, il ne resteroit plus aucun sujet de guerre. Une place comme notre jardin seroit assez étendue pour bâtir une ville considérable. Les hommes ayant mille fois plus d'espace qu'il ne leur en faudroit pour se mettre bien à leur aise, ne chercheroient plus à s'égorger pour quelques pouces de terrein.

M. DE LEYRIS.

Je n'en répondrois guère, connoissant leur folie. Mais ne troublons point

par des craintes funestes un si bel arrangement. Je vois refleurir la paix et l'abondance; et, grace à tes soins, l'âge d'or est ramené sur la terre.

MAURICE.

Oh! ce n'est pas tout. Notre précepteur dit que les petites créatures ont quelque chose de plus délicat et de plus parfait que les grandes; que leur vue est bien plus perçante, leur ouïe plus fine, leur odorat plus sûr et plus exquis. Cela est-il vrai, mon papa?

M. DE LEYRIS.

Oui, en général.

MAURICE.

Ainsi l'homme verroit, entendroit, sentiroit une infinité de choses dont il ne se doute pas avec ses sens grossiers.

M. DE LEYRIS.

Ces avantages sont assez précieux; je t'avoue cependant que j'aurois du regret de renoncer, pour les acquérir, à cet empire universel que nous nous sommes établis sur tout ce qui respire.

MAURICE.

Il ne seroit pas perdu pour cela. Vous m'avez dit souvent que l'homme règne encore plus par son intelligence que par sa force.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai ; parce que sa force est exactement combinée avec son intelligence. Mais donne à un Lillipucien le génie le plus vaste et le plus hardi ; donne-lui même nos inventions et nos arts au point de perfection où ils sont portés : crois-tu qu'il fût en état de se servir de nos instrumens les plus souples, et d'imprimer le premier mouvement à notre plus légère machine ? Comment pourroit-il se défendre contre les bêtes sauvages, lorsque son chien même l'écraseroit innocemment sous ses pieds ?

MAURICE.

Oui ; mais si tout devient à proportion plus petit autour de lui ? C'est là que je vous attends.

M. DE LEYRIS.

Pour te confondre toi-même ; car, dès ce moment, il perd les avantages que tu voulois lui procurer. Ses petites moissons ne le garantiront plus de la famine : ses guerres, sans être moins fréquentes ni moins acharnées, n'en seront que plus ridicules : les animaux inférieurs auront toujours des organes plus fins et des sensations plus délicates ; et peut-être qu'avec sa petitesse risible, il voudra s'aviser encore, comme toi, de réformer la création.

MAURICE.

Mon papa, vous êtes aussi trop difficile : on ne peut rien ajuster avec vous.

FRÉDÉRIC.

C'est que tu n'y entends rien, mon frère. Il n'y auroit qu'un moyen de mettre les choses au mieux.

M. DE LEYRIS.

Est-ce que tu t'en mêles aussi, toi ?

FRÉDÉRIC.

Tout aussi bien qu'un autre.

M. DE LEYRIS.

Voyons ton plan, je te prie; cela doit être curieux.

FRÉDÉRIC.

Il ne s'agiroit que d'avoir un corps plus dur, dur comme du fer.

M. DE LEYRIS.

Pourquoi donc?

FRÉDÉRIC.

Voyez la piqûre que je me suis faite au doigt; cela ne paroît rien, et je ne puis vous dire combien elle m'a fait souffrir.

M. DE LEYRIS.

Je te plains, mon pauvre ami.

FRÉDÉRIC.

Et ce trou que je me fis, il y a un mois, à la tête, en tombant sur l'escalier, il n'y a pas huit jours qu'il est fermé. Tenez, tâtez, c'est ici.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai.

FRÉDÉRIC.

Oh! quel plaisir ce seroit de pouvoir jouer avec Azor sans qu'il me mordît, et

et avec Minet sans craindre ses égratignures! Ensuite, quand je serois grand, et que j'irois à la guerre, je me moquerois des balles et des boulets; et les sabres se briseroient sur ma tête, au lieu de l'entamer. Ne seroit-ce pas fort heureux?

M. DE LEYRIS.

J'en conviens.

FRÉDÉRIC.

Il ne manqueroit plus rien à l'homme: il seroit parfait alors. Qu'en dites-vous, mon papa?

M. DE LEYRIS, *tirant une orange de sa poche.*

Tiens, Frédéric, sens cette orange.

FRÉDÉRIC.

Oh! quelle bonne odeur! Elle doit être excellente à manger. Est-ce que vous me la donnez pour avoir arrangé les choses mieux que mon frère?

M. DE LEYRIS.

Non, elle n'est pas pour toi.

MAURICE.

Pour moi, donc?

M. DE LEYRIS.

Non plus. Je la destine à quelqu'un de plus parfait que vous deux.

MAURICE.

Et à qui donc, s'il vous plaît ?

M. DE LEYRIS.

A cette figure de nègre qui est sur ma cheminée.

FRÉDÉRIC.

Vous voulez rire, mon papa; elle ne peut ni voir, ni manger, ni sentir.

M. DE LEYRIS.

Elle est pourtant de bronze.

FRÉDÉRIC.

Et c'est précisément pour cela.

M. DE LEYRIS.

Quoi donc ! tu aurois sacrifié la douceur de sentir, de manger et de voir, à la satisfaction de ne pas te casser la tête en tombant de dessus ma cheminée ? car tu n'aurois été bon qu'à y figurer.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurois voulu être vif avec mon corps de fer.

M. DE LEYRIS.

Et comment un corps de fer pourroit-il être animé par le sang et par ces liqueurs qui sont la source de la vie? Comment ses nerfs pourroient-ils avoir cette souplesse et cette sensibilité qui nous rendent l'usage de nos membres si facile, et le plaisir de nos sens si délicieux?

FRÉDÉRIC.

C'est triste. Je vois que mon arrangement ne vaut pas mieux que celui de mon frère.

MAURICE.

Mais, mon papa, vous qui vous entendez si bien à détruire nos systêmes, faites-nous-en donc qui soient plus raisonnables que les nôtres.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi veux-tu que j'en fasse? je suis très-satisfait de celui que je trouve établi. Oui, mes enfans, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur; d'une conformation supérieure à celle de tous les ani-

maux : il dompte, avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course, et il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau, il en donne à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, et s'en fait porter jusqu'aux bornes du monde. Sa vue, moins perçante que celle de l'insecte, n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut ; ses regards peuvent embrasser un immense horison, et contempler les grandes merveilles de la nature. Comme l'aigle il ne fixe pas le soleil ; mais il invente des instrumens qui semblent le rapprocher de cet astre pour mesurer sa distance, et observer sa position au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obscurcies par sa splendeur. Tous ses autres sens lui procurent aussi des jouissances continuelles, et veillent également à ses plaisirs et à sa sûreté. Un

noble sentiment de son génie lui fait tenter chaque jour, avec succès, de nouvelles découvertes. Il désarme le tonnerre, ou lui marque la place qu'il doit frapper. Il combat les élémens l'un par l'autre, oppose la douce chaleur du feu au souffle glacé de l'air, et défend la terre de la fureur des eaux. Tantôt il descend dans les plus ténébreuses profondeurs de son séjour, pour en rapporter de riches métaux qu'il épure, et dont il forme, par un mêlange ingénieux, des substances nouvelles. Tantôt il gravit les roches informes suspendues sur sa tête, les précipite dans les vallées, et les relève en édifices somptueux, ou en pyramides hardies, qui vont cacher leurs sommets dans les nues. La société qu'il forme avec ses semblables, pour la satisfaction réciproque de leurs besoins, le fait jouir, en récompense de son travail, des travaux de cent millions de bras empressés à lui procurer les douceurs de la vie. Il trouve à chaque pas sous sa main les productions de tout

l'univers. Les sciences élèvent son ame, et agrandissent son esprit; les beaux arts adoucissent ses peines, et le délassent de ses labeurs. La mémoire et la réflexion lui forment une expérience de celle de tous les siècles qui se sont écoulés. Avec le doux sentiment de son existence personnelle, son cœur jouit encore dans les autres par la compassion et la bienfaisance, les liaisons du sang et de l'amitié. Sa félicité ne dépend que de lui seul au milieu de tout ce qui l'entoure, puisqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ses forces, et l'usage constant de sa raison. S'il la trouble quelquefois en cherchant à s'élancer trop loin de lui-même, il n'en doit accuser que sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant comme vous, qui, au lieu de jouir paisiblement des douceurs attachées à sa condition, et d'en supporter les maux avec courage, se tourmente par des prétentions désordonnées, ou se dégrade par une honteuse pusillanimité.

LE PETIT JOUEUR DE VIOLON,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE MELFORT.

CHARLES, *son fils.*

SOPHIE, *sa fille.*

S.-FIRMIN, *son neveu.*

AGATHE, } de S.-Félix, *amies*
CHARLOTTE, } *de Sophie.*

JONAS, *petit joueur de violon.*

La scène est à Paris, chez M. de Melfort.

LE PETIT JOUEUR DE VIOLON,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, SAINT-FIRMIN.

CHARLES.

Ecoute, mon petit cousin, il faut que tu me fasses un plaisir.

S.-FIRMIN.

Voyons; de quoi s'agit-il? Tu as toujours quelque chose à me demander.

CHARLES.

C'est parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu sais bien la version de cette fable de Phèdre, que notre précepteur m'a donné à faire?

S.-FIRMIN.

Est-ce que tu ne l'a pas encore finie?

CHARLES.

Comment aurois-je pu l'achever ? je ne l'ai pas commencée.

S.-FIRMIN.

Tu n'as donc pas eu le temps d'y travailler, depuis onze heures jusqu'à trois ?

CHARLES.

Tu vas voir si cela étoit possible. A onze heures j'avois besoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous sommes restés à table depuis midi jusqu'à une heure. S'asseoir et s'appliquer tout de suite après le repas, tu sais combien le médecin de papa dit que c'est dangereux. Ainsi, comme j'avois bien mangé, il m'a fallu faire long-temps de l'exercice pour ma digestion.

S.-FIRMIN.

Mais, au moins, à présent la voilà faite ; et jusqu'à la nuit tu as plus de temps qu'il ne t'en faut.

CHARLES.

Est-ce que ce temps n'est pas marqué pour ma leçon d'écriture ?

S.-FIRMIN.

Mais puisque ton maître n'est pas venu.

CHARLES.

Je l'attendrai ; je fais tout de travers lorsque mes heures sont dérangées.

S.-FIRMIN.

Tu auras encore, après la leçon, un petit reste d'après-midi, et toute la soirée.

CHARLES.

Je n'aurai pas une minute. Ma sœur attend aujourd'hui la visite des deux demoiselles de Saint-Félix.

S.-FIRMIN.

Est-ce pour toi qu'elles viennent ?

CHARLES.

Non ; mais il faut que j'aide ma sœur à les amuser.

S.-FIRMIN.

Et qui t'empêchera, lorsque ces demoiselles seront retirées ?....

CHARLES.

Oui-dà ! travailler aux lumieres, pour me gâter la vue ! Cependant il faut que

roit croire que je cherche à perdre son fils dans son esprit.

SOPHIE.

Eh bien ! j'attends mon frère à la première occasion........ Mais sais-tu pourquoi je voulois te parler ? C'est que les demoiselles de Saint-Félix viennent aujourd'hui me voir ; il faut que tu nous aides à nous bien amuser.

S.-FIRMIN.

Oh ! je ferai de mon mieux, ma petite cousine.

SOPHIE.

Ah ! les voici.

SCÈNE III.

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE et CHARLOTTE DE SAINT-FÉLIX.

SOPHIE.

BONJOUR, mes bonnes amies. (*Elles s'embrassent l'une et l'autre, et font la révérence à Saint-Firmin, qui leur baise la main avec respect.*)

CHARLOTTE.

Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue.

AGATHE.

Mais il y a déjà bien long-temps.

SOPHIE.

Il y a, je crois, plus de trois semaines. (*Saint-Firmin range la table et dispose des sièges.*)

CHARLOTTE.

Ne vous donnez pas cette peine, monsieur de Saint-Firmin.

S.-FIRMIN.

Mademoiselle, je ne fais que mon devoir.

SOPHIE.

Oh! je suis bien sûre que Saint-Firmin le fait avec plaisir. (*Elle lui tend la main.*) Je voudrois que mon frère eût un peu de sa complaisance.

SCÈNE IV.

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES.

CHARLES, *sans faire la moindre attention aux demoiselles de Saint-Félix.*

C'EST bien mal à toi, Saint-Firmin, de me faire si long-temps attendre, pour faire ici le damoiseau.

S. - FIRMIN.

Je croyois être le dernier de la compagnie à qui tu adresserois tes complimens.

CHARLES.

Oh ! n'en soyez pas fâchées, mesdemoiselles ; je vais être bientôt à vous.

AGATHE.

Ne vous pressez pas, au moins, monsieur Charles. (*Charles mène à l'écart Saint-Firmin; et tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble, il tire de sa poche le papier de la version, et le donne à Saint-Firmin.*) La voilà, tu m'entends ?

S.-FIRMIN.

Six lignes ? C'est bien la peine ! n'as-tu pas de honte ?

CHARLES.

Chut. Tais-toi.

S.-FIRMIN.

Mesdemoiselles, si vous me le permettez, je sors pour un demi-quart-d'heure.

CHARLOTTE.

Nous vous attendrons avec impatience.

SOPHIE.

Puisque tu sors, mon petit cousin, fais-moi le plaisir de dire à Justine de nous servir le thé.

SCÈNE V.

CHARLES, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE.

CHARLES, *se jettant dans un fauteuil.*

ALLONS ; c'est ici que je m'établis.

SOPHIE.

Je pense qu'il auroit été à propos d'en demander la permission.

CHARLES.

A toi, peut-être ?

SOPHIE.

Je ne suis pas seule ici.

CHARLOTTE.

Je vois que ton frère nous compte pour rien.

AGATHE.

C'est qu'il imagine apparemment nous honorer beaucoup en restant avec nous.

CHARLES.

Oh ! je sais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie ; mais, moi, je ne me priverois pas si aisément de la vôtre.

SOPHIE.

Voilà au moins une apparence de compliment. Il est vrai que tu aurois dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

CHARLES.

Mais vraiment, ma chère sœur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

SOPHIE.

Oh ! pour cela, je pense trop humble-

ment de mon mérite. Tout ce qui pourroit me donner de l'orgueil, c'est d'être la sœur d'un garçon aussi honnête. (*Justine apporte le thé, et le met auprès de Sophie.*)

CHARLES.

Laisse-moi le verser, je te prie.

SOPHIE.

Non, non, c'est mon affaire; tu es un peu trop gauche. Si tu veux te charger de quelque soin, présente les tasses à ces demoiselles.

AGATHE.

Pas tant de sucre pour moi.

SOPHIE.

Prends toi-même ce qu'il te faut, mon cœur. (*Elle lui présente le sucrier et une tasse. Charles en prend une pour lui, et s'empare du sucrier.*) (*à Charles.*) Tu as déjà trois gros morceaux.

CHARLES.

Mais ce n'est pas trop. J'aime à boire un peu doux. (*Il prend plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jus-*

qu'à ce que sa sœur lui tire le sucrier des mains.)

SOPHIE.

N'as-tu pas de honte, mon frère? tu vois bien qu'il n'en restera pas pour nous.

CHARLES.

Ne sais-tu pas où est le buffet?

SOPHIE.

Mon frère se reprocheroit d'épargner une peine à sa sœur.

CHARLES.

C'est que par-là tu me procurerois le plaisir d'être seul auprès de ces demoiselles.

AGATHE.

Tu l'entends, Sophie. Dis-nous maintenant que ton frère n'est pas un garçon bien galant.

SOPHIE, *après avoir rassemblé près d'elle toutes les tasses, pour verser une seconde fois du thé.*

Charles, présente cette tasse à Agathe. (*Charles prend la tasse; et en la présentant à Agathe, il la verse sur sa*

robe. Elles se lèvent toutes avec précipitation.)

SOPHIE.

Voilà une preuve de sa galanterie. (*bas, à Charles.*) Je parierois, méchant, que tu l'as fait à dessein.

AGATHE.

Ah ! Dieu ! que dira maman ? et qu'allons-nous faire ?

CHARLOTTE.

C'est la seconde fois qu'elle met cette robe. Allons vîte, un verre d'eau fraîche.

SOPHIE.

Non, j'ai oui dire qu'il étoit mieux de frotter avec un linge sec. Voici un mouchoir tout blanc. (*Elles vont à Agathe. Charlotte tient la robe, et Sophie frotte. Pendant ce temps Charles reste à table, et boit tout à son aise.*)

CHARLOTTE.

Bon, bon, cela passe : il faut le laisser sécher.

AGATHE.

Par bonheur, c'est dans un pli, où l'on ne va pas s'aviser de regarder.

CHARLES, *à part.*

Ce n'est pas ma faute.

SOPHIE.

Tiens, vois, Charlotte; je ne crois pas qu'il y paroisse.

CHARLOTTE.

Si je n'avois pas vu d'abord la tache...

AGATHE.

A la bonne heure. Mais, monsieur Charles, une autre fois je vous prie de vous épargner la peine de me servir.

SOPHIE.

Remettons-nous, mes bonnes amies. (*Elle veut verser du thé, et elle trouve la théière vuide. Elle regarde Charles avec indignation.*) Non, cela est d'une grossièreté qu'on ne sauroit imaginer. Croiriez-vous bien, mesdemoiselles, que dans le temps où nous étions si fort en peine, il a pris tout le thé? Je vais dire qu'on en fasse d'autre; attendez un moment.

CHARLOTTE.

Non, c'est assez; je n'en boirai plus une goutte.

AGATHE.

Le malheur qui est arrivé à ma robe m'a ôté la soif.

CHARLES.

Mais ne vous gênez pas. On peut en faire une seconde fois.

AGATHE.

Effectivement, tu aurois dû prévoir que ton frère seroit notre convive.

SOPHIE.

Ceux qui ne sont pas invités devroient au moins attendre que ce fût leur tour.

CHARLOTTE.

N'en parlons plus ; je n'y ai pas le moindre regret.

SOPHIE.

Eh bien ! à présent qu'allons - nous faire ? Ah ! voici notre ami S.-Firmin ; il nous aidera à choisir quelque jeu.

CHARLES, *d'un ton moqueur.*

Notre ami S.-Firmin !...... Mesdemoiselles, il faut que je lui parle avant vous. (*Il va au-devant de S. - Firmin, tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble.*)

SCÈNE VI.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, CHARLES.

CHARLES, *à S.-Firmin.*

EH BIEN ! as-tu fini ?

S.-FIRMIN.

La voilà ; prends, et rougis de ta paresse........ Eh bien ! mesdemoiselles, avez-vous quelque jeu d'arrêté ?

AGATHE.

Nous vous attendions pour décider notre partie.

S.-FIRMIN.

J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres ; si vous me le permettez, je vais l'appeler pour vous chanter quelque chanson, ou pour vous faire danser.

SOPHIE.

Un petit musicien ! où est-il ? où est-il ?

CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Il faut convenir que M. de S.-Firmin s'entend bien à amuser sa société.

S.-FIRMIN.

Nous ferons, en nous amusant, un acte de charité; car le pauvre petit musicien ne possède rien sur la terre que son violon.

CHARLES.

Et qui le paiera, M. de S.-Firmin? Il parle et il agit toujours comme si le roi étoit son parain, et il n'a pas une maille.

SOPHIE.

Ne rougis-tu pas, mon frère?...

S.-FIRMIN.

Laissez-le dire, ma cousine, il ne m'offense point; ce n'est pas un crime d'être pauvre: je ressemble par-là à mon petit musicien, qui est un très-bon enfant. Je lui donnerai douze sols qui me restent dans ma bourse; et il m'a promis de jouer à ce prix toute la soirée.

CHARLOTTE.

Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

AGATHE.

Oui, oui, nous boursillerons.

S.-FIRMIN.

Voulez-vous que j'aille le chercher? Il attend là-bas à la porte.

SOPHIE.

Sûrement, mon cher petit cousin, et dépêche-toi. (*S.-Firmin sort. En même-temps Justine apporte un gâteau sur un plat.*)

SCÈNE VII.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES. (*Charles veut prendre le plat des mains de Justine. Sophie l'en empêche.*)

CHARLES.

C'est que je voulois faire les portions.

SOPHIE.

Je vais t'en épargner la peine : tu pourrois les faire si bien, qu'il ne nous

resteroit pas plus du gâteau que du thé. (*Elle fait le partage, et présente les morceaux à la ronde.*)

CHARLES, *après avoir pris sa portion.*

Pour qui donc le morceau qui reste ?

SOPHIE.

Est-ce que mon petit cousin n'en auroit pas ?

AGATHE.

J'aimerois mieux lui donner ma portion.

CHARLOTTE.

Et moi aussi la mienne.

CHARLES, *avec aigreur.*

Il est bien heureux !

SOPHIE.

Tu ne vois que sa portion de gâteau à lui envier.

SCÈNE VIII.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES, SAINT-FIRMIN, *tenant par la main le petit Jonas, qui a un violon sous son bras.*

S.-FIRMIN.

J'AI l'honneur de vous présenter mon petit virtuose.

CHARLOTTE et AGATHE.

Il est tout-à-fait gentil.

SOPHIE.

De quel pays es-tu, mon enfant ?

JONAS.

Je suis des montagnes de la Bresse.

AGATHE.

Et pourquoi viens-tu de si loin ?

JONAS.

C'est que mon pauvre père est aveugle ; il ne peut plus travailler : nous courons le pays, et il faut que je lui gagne du pain avec mon petit violon.

SOPHIE.

Eh bien! veux-tu nous faire connoître ton savoir faire?

JONAS.

Ce sera de bon cœur; mais mon talent n'est pas grand'chose.

S.-FIRMIN.

Joue de ton mieux: ce sera toujours assez bien pour moi; et ces demoiselles seront assez bonnes pour te pardonner quelque faux ton, si tu en fais. (*Jonas accorde son violon. Agathe en même temps prend l'assiette avec le reste du gâteau, et le présente à S.-Firmin. Il la remercie, prend l'assiette, et la tient à la main sans toucher au gâteau, pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord à jouer sur son violon, l'air de la chanson suivante; ensuite il chante.*)

I.

Plaignez le sort d'un petit malheureux,
Chargé tout seul du soin de son vieux père;
Ils n'ont, hélas! pour se nourrir tous deux
Que la pitié qu'inspire leur misère.

I I.

Plaignez leur sort, prêtez-leur vos secours :
C'est à regret que leur voix vous implore.
De longs travaux l'un a rempli ses jours;
Pour travailler, l'autre est trop foible encore.

I I I.

Soyez touchés de leur sort malheureux;
Ayez pitié de l'enfant et du père :
Ils n'ont, hélas! pour se nourrir tous deux
Qu'un peu de pain qu'on donne à leur misère.

S.-FIRMIN, *lui tendant la main.*

Mon cher enfant, vous êtes donc bien pauvres ?

JONAS.

Hélas! oui; mais avec mon violon, j'espère que nous ne manquerons pas. Si nous sommes malades, le bon Dieu aura soin de nous; et si nous mourons, nous n'avons besoin que d'un petit coin de terre que l'on trouve par-tout.

S.-FIRMIN.

Mais, mon petit malheureux, peut-être que tu as faim ? Tiens, tiens, voici mon gâteau.

JONAS.

Nenni, mon beau monsieur, mangez-le vous-même : un peu de pain est tout ce qu'il me faut.

S.-FIRMIN.

Non, tu prendras ceci; je sais manger du pain aussi bien que toi.

JONAS.

Eh bien! je vous remercie; mais je ne le mangerai pas à présent : je veux le partager avec mon pauvre père; il n'est pas accoutumé à manger de si bonnes choses.

SOPHIE.

Ton pauvre père, dis-tu? tiens, ma portion est pour lui.

CHARLOTTE.

Voici encore la mienne.

AGATHE.

Prends la mienne aussi.

JONAS.

Nenni, nenni, gardez votre gâteau, mes jolies demoiselles; j'en ai assez d'un morceau : ce n'est pas avec ces friandises qu'on se rassasie.

CHARLES, *ironiquement.*

Il a raison; cela lui feroit perdre sa belle voix.

SOPHIE, *à Charles.*

Personne ne t'a demandé ta portion.

CHARLES.

Oh ! il y a long-temps que je l'ai croquée.

S.-FIRMIN, *à Jonas.*

Allons, mon ami, veux-tu goûter d'abord de ton gâteau?

JONAS.

Nenni, mon beau monsieur; puisque vous voulez bien me le donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir pour l'emporter avec moi.

SOPHIE.

Attends un peu, je te donnerai un morceau de linge plus propre; tu peux, en attendant, mettre le morceau sur la fenêtre.

JONAS.

Oui, ma petite demoiselle; je suis ici pour jouer du violon, et non pour manger.

AGATHE.

Je voudrois bien danser un menuet avec M. de S.-Firmin. En sais-tu quelqu'un ?

JONAS.

Tout ce qu'il vous plaira : un menuet, une allemande, une ronde.

AGATHE.

Voyons d'abord le menuet. (*S. Firmin prend la main d'Agathe, et se prépare à danser.*)

CHARLOTTE.

Pourquoi n'en danserions - nous pas deux à la fois, (*Elle s'avance vers Charles.*) M. Charles ?

CHARLES.

Excusez-moi, mademoiselle, je ne sais pas danser.

SOPHIE.

Il a pourtant appris deux ans entiers.

CHARLES.

C'est que je ne suis pas d'humeur fringante aujourd'hui.

CHARLOTTE, *lui faisant la révérence.*

Ainsi me voilà refusée.

SOPHIE.

Mon petit cousin, prête-moi ton chapeau. (*à Charlotte.*) J'aurai l'honneur, mademoiselle, d'être votre cavalier.

AGATHE.

Et si nous dansions un menuet à quatre?

S.-FIRMIN.

Mademoiselle, je suis à vos ordres. (*Elles dansent un menuet à quatre; et lorsqu'il est fini, Charlotte va prendre S.-Firmin.*)

CHARLOTTE.

M. de S.-Firmin, je veux aussi danser avec vous.

S.-FIRMIN.

Je serai ravi, mademoiselle, d'avoir cet honneur.

AGATHE.

Je veux maintenant être ton cavalier, Sophie.

SOPHIE.

Je perds à tout cet arrangement mon petit cousin; mais il faut bien que je

fasse à ces demoiselles les honneurs de ta complaisance. (*Elles dansent un second menuet. Pendant ce temps, Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau de Jonas, et se glisse hors de la chambre.*)

SOPHIE, *à S.-Firmin, qui s'essuie le front.*

Ah! te voilà rendu! Il faut convenir que nous autres demoiselles, nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes que vous, messieurs.

S.-FIRMIN.

C'est que vous avez bien plus d'agilité.

AGATHE, *à S.-Firmin.*

Si votre cousin étoit aussi complaisant que vous, nous vous aurions bientôt mis sur les dents; car l'une de nous pourroit reprendre haleine, tandis que les deux autres danseroient. (*Elles cherchent Charles de tous côtés.*)

CHARLOTTE.

Ah! il s'en est allé! tant mieux.

JONAS.

Jouerai-je encore un petit air ?

S.-FIRMIN.

Non, c'en est assez ; à moins que vous n'en demandiez davantage, mesdemoiselles. Le pauvre malheureux ne sera pas fâché d'aller gagner ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avois dans ma bourse ; et Charles a esquivé sa contribution.

CHARLOTTE.

Nous voulons toutes contribuer avec vous.

AGATHE.

Cela va sans dire. (*Elle tire sa bourse.*) Tenez, M. de S.-Firmin, voilà mes douze sols.

CHARLOTTE.

Voilà aussi les miens.

SOPHIE.

Tiens, mon petit cousin, voici une pièce de vingt-quatre sols : garde ton argent ; ce sera pour nous deux.

S.-FIRMIN.

Non, non, Sophie ; je dois être le premier

premier à payer. (*Il rassemble toutes les pièces, et les donne à Jonas.*)

JONAS.

Je ne prendrai jamais tout cela : ce beau petit monsieur ne m'a promis que douze sols.

S.-FIRMIN.

Prends tout, mon ami ; nous avons tant de plaisir de pouvoir te faire du bien !

JONAS.

Que le bon Dieu vous en récompense ! (*à Sophie.*) A présent, mademoiselle, si vous vouliez avoir la complaisance de me donner un mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre.

SOPHIE.

Je l'avois oublié. (*Elle court à une petite commode, et en tire un mouchoir.*) Tiens, il est un peu usé ; mais il servira bien pour cela.

JONAS.

Voyez ; il n'est encore que trop bon. Je n'ose pas le recevoir.

SOPHIE.

Je ne puis plus m'en servir, et je l'aurois donné à un autre.

JONAS.

Que le bon Dieu vous récompense de votre générosité! (*Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau.*)

SOPHIE.

Donnez-le-moi, que je l'enveloppe. (*On cherche inutilement le gâteau.*)

JONAS, *tristement.*

Il n'y est plus.

SOPHIE.

C'est un bien mauvais garnement! Il aura pris la portion du petit malheureux!

JONAS.

N'en soyez pas fâchée, ma petite jolie demoiselle; je ne le regrette que par rapport à mon pauvre père.

S.-FIRMIN.

Si Charles n'étoit pas ton frère, sa gourmandise lui coûteroit cher; mais il ne faut pas que le père de Jonas en souffre. Ma chère Sophie, si tu voulois

me prêter les douze sols que tu voulois donner pour moi tout-à-l'heure ?

SOPHIE.

Non, mon cousin ; je veux en avoir le mérite à moi seule. (*à Jonas.*) Tiens, voilà douze sols ; achète à ton père un autre morceau de gâteau. (*Charlotte et Agathe fouillent dans leurs bourses.*)

CHARLOTTE.

Tiens, voici encore quelque monnoie.

AGATHE.

Prends donc.

JONAS.

Bon Dieu ! bon Dieu ! non ; c'est trop.

S.-FIRMIN, *lui tendant la main avec attendrissement.*

Que je suis malheureux de n'avoir rien de plus à te donner ! Mais je suis orphelin ; et je vis, comme toi, des bienfaits des autres.

JONAS, *à S.-Firmin.*

Je voudrois que vous ne m'eussiez pas amené ici, ou que vous reprissiez votre argent.

S.-FIRMIN.

Ne te mets pas en peine de moi. Adieu ; va chercher à gagner ta vie.

JONAS, *en sortant, à Sophie.*

Voilà votre mouchoir, ma jolie demoiselle.

SOPHIE.

Garde-le, si tu en as besoin.

JONAS.

Que le ciel vous conserve toutes en santé, et vous rende encore plus jolies.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN.

SOPHIE.

Concevez-vous quelque chose de plus indigne que la conduite de Charles?

AGATHE.

Il ne s'aviseroit pas de ces tours, si j'étois sa sœur.

CHARLOTTE.

Je suis affligée qu'il ait détruit toute la joie que nous avions de faire du bien à ce petit malheureux.

AGATHE.

Il n'est pas maintenant trop à plaindre ; le gâteau lui a été bien payé.

S.-FIRMIN.

Il est vrai, graces à votre générosité : mais cela ne justifie pas l'action de Charles ; et le pauvre Jonas auroit pu avoir l'un sans perdre l'autre.

SOPHIE.

C'est toi, mon petit cousin, qui en souffre le plus. Tu t'es privé de ta portion ; et c'est mon vaurien de frère qui l'a mangée. (*On frappe à la porte.*)

SCÈNE X.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, JONAS.

S.-FIRMIN.

Voici encore notre petit violon. Que nous veux-tu, mon ami ?

JONAS, *en pleurant.*

Ah Dieu ! Dieu ! secourez-moi ; je suis perdu. (*Les enfans s'assemblent autour de lui.*)

SOPHIE.

Que t'est-il donc arrivé ?

JONAS.

Toute ma pauvre richesse.... avec laquelle je me nourrissois moi et mon père.... Voyez, voyez.... mon petit violon.... il est tout en pièces; et votre mouchoir, votre argent..... tout est perdu.... il m'a tout pris....

S.-FIRMIN.

Et qui t'a brisé ton violon ? qui t'a pris ton argent ?

JONAS.

Celui. . . . celui qui m'avoit déjà pris mon gâteau.

SOPHIE.

Mon frère? est-il possible!

S.-FIRMIN.

Charles?

CHARLOTTE.

C'est incroyable!

AGATHE.

O le scélérat!

JONAS.

Oui, c'est lui, c'est lui. Je passois le seuil de la porte : voilà qu'il s'approche de moi, et qu'il me demande si j'avois été payé de ma musique, sans quoi il alloit me payer. Oh! oui, je l'ai été, lui ai-je répondu; sûrement je n'ai été que trop bien payé. Où prennent-ils donc cet argent, a-t-il dit? Voyons un peu ce qu'on t'a donné. Et moi, imbécille que je suis! j'aurois dû penser au gâteau; mais je n'y pensois plus. J'étois si joyeux d'apporter tant d'argent à mon père! Je n'en avois pas fait le compte,

j'étois bien aise de le savoir. Je pose mon violon à terre, à côté de moi. Je tire ensuite le mouchoir. Voilà qui est encore par-dessus le marché, lui ai-je dit ; c'est une des petites demoiselles qui me l'a donné. J'avois mis dedans tout mon argent. Quand j'ai voulu le dénouer, il a sauté dessus. J'ai deviné sa malice. Il tire à lui ; je retire à moi. Tout-à-coup il aperçoit que mon violon est par terre ; il y met ses deux pieds en trépignant. Les bras me sont tombés. J'ai lâché le mouchoir ; il l'a pris, et s'est enfui. Mon violon et l'archet sont tout brisés, et je n'ai plus ni le mouchoir, ni l'argent. O mon père ! mon pauvre père ! qu'allons-nous devenir ?

SOPHIE.

Mais effectivement, je ne le sais pas... Je n'ai plus rien du tout. O mon cher cousin !

CHARLOTTE, *à Jonas.*

Voici quelques petites pièces ; c'est tout ce que j'ai sur moi.

JONAS.

Ma belle demoiselle, je vous remercie ; mais pour cela je ne puis pas avoir un violon. O mon pauvre père ! il y a plus de quinze ans qu'il l'avoit.

AGATHE.

Prends encore ceci ; c'est le fond de ma bourse.

SOPHIE, *court à sa commode.*

Voilà mon dé ; il est d'or : cours le vendre, mon pauvre ami ; j'en ai un d'ivoire qui me servira à la place.

S.-FIRMIN.

Non, garde ton dé, ma petite cousine. Attends ; mon ami, je puis te tirer d'embarras. (*Il se baisse, ôte ses boucles, et les lui donne.*) J'en ai une autre paire de similor. Tu auras sûrement douze francs de celles-ci. Elles sont bien à moi ; c'est mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête. (*Sophie lui présente son dé, et Saint-Firmin ses boucles : Jonas hésite à les prendre.*)

JONAS.

Non, je ne veux rien prendre de cela; mon père croiroit que je l'ai dérobé.

SOPHIE.

Prends au moins mon dé.

S.-FIRMIN.

Veux-tu prendre mes boucles? Tu me mettrois en colère. Prends, te dis-je.

JONAS.

Ah! Dieu de bonté, vous voulez que je vous prive de vos bijoux?

S.-FIRMIN.

Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton père a besoin de pain; moi, je n'ai pas de père à nourrir.

SOPHIE.

Va, va, et prends garde à bien faire tes petites affaires.

JONAS.

Reprenez au moins votre dé.

SOPHIE.

Je n'y pense plus.

CHARLOTTE.

Si tu passes jamais devant chez nous, j'aurai soin de toi.

AGATHE.

C'est à la place royale, tout vis-à-vis la tête du cheval. Tu n'as qu'à demander les demoiselles de Saint-Félix, au premier.

JONAS.

Oh! les gens qui demeurent au premier me renvoient toujours; je ne monte jamais que tout-à-fait dans le haut de la maison.

SOPHIE.

C'en est assez; ton père est peut-être inquiet sur ton compte, et le nôtre pourroit venir.

JONAS.

Comment, monsieur votre père? est-ce que vous l'attendez tout-à-l'heure?

SOPHIE.

Oui, va-t-en; et puis le coquin qui t'a enlevé ton mouchoir et ton argent pourroit encore t'enlever ceci.

JONAS.

Vous êtes bien sûrs au moins qu'on ne vous grondera pas ?

S.-FIRMIN.

Non, ne crains rien. Adieu.

JONAS, *en sortant.*

Les bons petits cœurs !

SCÈNE XI.

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN.

CHARLOTTE.

Je suis bien fâchée que vous vous soyez défait de vos boucles, M. de Saint-Firmin.

AGATHE.

Vous me donnez-là un bel exemple.

S.-FIRMIN.

C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avois pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirois d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir !

SCÈNE XII.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN, JONAS.

(*Les enfans s'assemblent en peloton. Sophie et Saint-Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas, et se parlent à l'oreille.*)

M. DE MELFORT, *aux demoiselles de Saint-Félix.*

BONJOUR, mesdemoiselles; je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à ma fille; mais permettez-moi, je vous prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendoit sur l'escalier; et il ne veut pas me quitter sans m'avoir parlé devant vous. (*A jonas.*) Voyons, qu'as-tu à me dire?

JONAS, *à Sophie et à Saint-Firmin.*

Mes bonnes petites personnes, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal: mais je ne puis me

taire ; et ce seroit mal fait à moi si je gardois ce que vous m'avez fait prendre, sans le consentement de votre père. Je sais que les enfans n'ont rien à donner.

M. DE MELFORT.

Qu'est-ce donc que ceci ?

JONAS.

Je vais vous le dire. Ce jeune monsieur m'appelle par la fenêtre, pour amuser, avec mon violon, ces petites demoiselles. Il y avoit encore un autre petit monsieur bien joli, mais un bien méchant coquin.

M. DE MELFORT.

Quoi ! mon fils ?

JONAS.

Pardonnez-moi, cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les airs que je sais ; et ces bonnes petites personnes me font la grace de me donner un morceau de gâteau, un mouchoir pour l'envelopper, avec une poignée de petites pièces : je ne sais pas ce qu'il y avoit.

M. DE MELFORT.

Eh bien ?

JONAS.

Eh bien! le méchant petit monsieur m'a pris le gâteau que je voulois porter à mon pauvre père, qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette; et lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet, il me guette au passage, me prend le mouchoir avec tout l'argent, et met mon violon en pièces. Tenez, le voyez-vous? (*Il se met à pleurer.*) Toute ma richesse, avec laquelle je me nourrissois, moi et mon père!

M. DE MELFORT.

Dis-tu vrai? Ce seroit une effroyable méchanceté. Quoi! mon fils.....

CHARLOTTE.

Sa conduite, dans tout le reste, rend ceci très-croyable. Demandez à Sophie elle-même.

M. DE MELFORT.

Va, mon ami, ne t'afflige pas; je saurai te dédommager: mais est-ce là tout?

JONAS.

Non, monsieur ; écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étois, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avoient pas assez d'argent pour payer le dommage. Voilà cette jolie demoiselle qui me donne son dé d'or, et ce jeune monsieur ses boucles d'argent. Je ne pouvois pas les prendre ; mon père auroit cru que je les aurois volées. Je savois que vous alliez revenir ; je vous ai attendu pour vous les rendre : les voici.... Mais je n'ai donc plus de violon. O mon violon! ô mon pauvre père !

M. DE MELFORT.

Que viens-tu de me raconter ? Est-ce toi ? est-ce vous, mes braves enfans, que je dois le plus admirer ? Excellente petite créature, dans une extrême indigence tout perdre ; et dans la crainte de faire le mal, courir le risque de laisser mourir de faim un père que tu aimes!

JONAS.

Est-ce donc si beau de ne pas être

un méchant ? Non, le pain mal gagné ne profite pas : c'est ce que mon père et ma mère m'ont toujours dit. Si vous vouliez seulement m'acheter un violon, tout seroit réparé. Ce que le dé et les boucles m'auroient valu de plus, c'est le bon Dieu qui m'en tiendra compte.

M. DE MELFORT.

Il faut que ton père et toi, vous ayez une droiture bien extraordinaire, pour ne pas soupçonner seulement la corruption des autres hommes! Dieu veut se servir de moi pour répandre sur vous ses bienfaits. Reste avec nous. Je veux d'abord te mettre auprès de S.-Firmin; nous verrons ensuite ce que nous aurons de mieux à faire.

JONAS.

Quoi! auprès de ce petit ange? oh! je suis transporté de joie. (*Il baise la main de S.-Firmin.*) Mais non (*avec tristesse*), je ne veux pas laisser mon père tout seul. Sans moi, comment feroit-il pour vivre? Quoi! je serois dans la richesse, et il mourroit de faim! Oh! non.

M. DE MELFORT.

Excellent enfant! Et qui est ton père?

JONAS.

Un vieux paysan aveugle, que je nourrissois avec mon violon. Il est vrai qu'il ne mange, comme moi, qu'un morceau de pain avec du lait crud. Mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée; et nous ne nous mettons pas en peine du lendemain : il y pourvoit aussi.

M. DE MELFORT.

Eh bien! je veux prendre soin de ton père; et, s'il y consent, je le ferai entrer dans une maison de charité, où l'on a une attention extrême pour les vieillards et pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras. (*Jonas pousse un cri de joie, et court tout autour de la chambre, comme hors de lu-même.*)

JONAS.

O Dieu! mon pauvre père! non, cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus long-temps; il faut que

je l'aille chercher, et que je vous l'amène ici. (*Il court vers la porte. Sophie et S.-Firmin prennent la main de M. de Melfort, et s'essuient les yeux.*)

SCÈNE XIII.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN.

M. DE MELFORT.

O mes chers enfans! que ce jour auroit été heureux pour moi, si, en admirant la générosité de vos sentimens, la pensée de l'indignité de mon fils ne venoit empoisonner mon bonheur! Mais non, il ne doit pas l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi, mon cher S.-Firmin : si tu ne l'es par la naissance, tu l'es par les liens du sang, et par un cœur digne de moi. Oui, tu seras seul mon fils. . . . Mais, où est Charles? va le chercher, et amène-le-moi tout de suite ici. (*S.-Firmin sort.*)

SOPHIE.

Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisoit danser un menuet, il a disparu avec sa portion de gâteau.

S.-FIRMIN, *en rentrant.*

On l'a vu entrer ici près, chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur de l'aller chercher.

M. DE MELFORT.

Mes enfans, passez dans mon cabinet; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins, je vous appelerai.

CHARLOTTE et AGATHE.

En ce cas, nous allons nous retirer.

M. DE MELFORT.

Non, mes enfans; je vais envoyer dire à vos parens que vous passerez ici le reste de la soirée. Vraisemblablement le vieux Jonas et son digne fils seront nos convives. J'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon cœur; et je n'en connois point de plus salutaire que

l'entretien d'aimables enfans comme vous.

SOPHIE, *prêtant l'oreille.*

Je crois entendre venir Charles. (*M. de Melfort ouvre la porte de son cabinet; les enfans s'y retirent.*)

SCÈNE XIV.

M. DE MELFORT.

Il y a long-temps que je craignois cette affreuse découverte; mais je ne l'aurois jamais soupçonné de pareilles horreurs. Il est peut-être encore temps de le guérir de ses vices. Hélas! pourquoi faut-il y employer des remèdes désespérés?

SCÈNE XV.

M. DE MELFORT, CHARLES.

CHARLES.

Que me voulez-vous, mon papa?

M. DE MELFORT.

D'où viens-tu? n'étois-tu pas dans ta chambre?

CHARLES.

Notre précepteur est sorti; S.-Firmin étoit descendu. Après avoir travaillé tout l'après-midi, je me suis ennuyé d'être seul.

M. DE MELFORT.

Que n'es-tu allé joindre, comme S.-Firmin, la petite société que j'ai trouvée chez ta sœur?

CHARLES.

C'est ce que j'ai fait aussi; mais ces demoiselles se sont si mal comportées envers moi.....

M. DE MELFORT.

Comment donc? tu m'étonnes.

CHARLES.

D'abord elles ont pris du thé, mais sans vouloir m'en donner une goutte : elles m'ont fait, au contraire, toutes sortes de malices. S.-Firmin a ramassé dans la rue un petit mendiant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avoit servi ; à moi, pas un morceau. On a dansé ; aucune de ces demoiselles n'a voulu danser avec moi, quoiqu'elles fussent trois, et qu'il n'y eût d'autre cavalier que S.-Firmin. Qu'aurois-je fait ici ? je suis descendu sur la porte, pour voir passer le monde.

M. DE MELFORT.

Sur la porte seulement ? Que s'est-il donc passé au coin de la rue, entre le petit musicien et toi ? Certaines gens m'ont dit que tu l'avois battu, que tu avois brisé son violon, et qu'il s'en étoit allé en pleurant.

CHARLES.

Cela est vrai, mon papa ; et si je n'avois pas eu le cœur aussi bon, j'aurois appelé la garde pour le faire mettre au

cachot. Ecoutez-moi un peu. Lorsque je l'ai vû sortir d'ici, je me suis dit : Il faut que tu donnes aussi quelque chose à ce petit malheureux pour sa peine ; car je sais que S.-Firmin n'a rien à lui, et qu'un mendiant n'est pas bien payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourse quelque monnoie que je lui ai donnée ; il a tiré un mouchoir pour l'ymettre. Je m'apperçois que c'est un mouchoir de ma sœur ; voyez la marque. Je l'ai prié de me le rendre de bonne grace ; il ne l'a pas voulu. Je l'ai pris au collet : nous avons lutté ensemble ; et, par hasard, j'ai mis le pied sur son violon.

M. DE MELFORT, *avec colère.*

Cessez, lâche menteur ; je ne peux plus vous écouter.

CHARLES *s'approche de lui, et veut lui prendre la main.*

Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché !

M. DE MELFORT.

M. DE MELFORT.

Fuis, méchant; ôte-toi de mes yeux: tu me fais horreur. (*Il fait sortir les enfans du cabinet.*)

SCÈNE XVI.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES, SAINT-FIRMIN.

M. DE MELFORT.

Venez, mes enfans, je ne veux plus voir que ceux qui méritent mon amour; et toi, sors pour jamais de ma présence. Mais non, demeure; il faut que tu reçoives auparavant ton arrêt. (*A Sophie et à S.-Firmin.*) Vous avez entendu ses accusations contre vous?

SOPHIE.

Oui, mon papa; et si cela n'étoit pas nécessaire pour notre justification, je ne dirois pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colère.

CHARLES.

Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire.

M. DE MELFORT.

Tais-toi ; j'ai déjà la preuve que tu es un détestable menteur. Le mensonge conduit au vol et au meurtre. Tu as déjà commis le premier crime ; et il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le second. Parle, ma fille.

SOPHIE.

Premièrement, il ne s'est occupé de rien cet après-midi : c'est S.-Firmin qui lui a fait sa version.

M. DE MELFORT.

Cela est-il vrai ?

S.-FIRMIN.

Je ne puis en disconvenir.

SOPHIE.

Ensuite il a jeté une tasse de thé sur la robe d'Agathe ; et tandis que nous étions occupées à l'essuyer, il est resté à table, et a vuidé toute la théière : il ne nous en est pas resté une goutte. En

voici des témoins (*montrant les demoiselles de S. Félix.*) A l'égard du gâteau......

M. DE MELFORT.

C'en est assez; toutes tes méchancetés sont découvertes : monte dans ta chambre pour aujourd'hui; dès demain au matin je te chasse de la maison. Je te laisserai le temps de te corriger avant que tu y rentres; et si cela ne réussit pas, il ne manque pas de cachots où l'on renferme les scélérats qui troublent la société par leurs crimes. S.-Firmin, dis à Lafleur de le garder à vue dans sa chambre : tu recommanderas en même temps qu'on m'envoie le précepteur aussi-tôt qu'il sera de retour.

SOPHIE et S.-FIRMIN *intercédant pour lui.*

Mon cher papa, mon cher oncle....

M. DE MELFORT.

Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'arracher au pauvre le salaire qu'il a gagné, de

lui briser l'instrument de ses travaux, et de chercher à se justifier de ces atrocités par le mensonge et par la calomnie, doit être retranché de la société des hommes. Je loue le ciel de ce qu'il me laisse encore de braves enfans comme vous : c'est vous qui serez ma consolation ; et c'est avec vous que je veux me réjouir ce soir, autant que peut le faire un père qui a un fils d'un si mauvais naturel.

LE FOURREAU DE SOIE.

La jeune Marthonie avoit porté jusqu'à l'âge de huit ans, de simples fourreaux de toile blanche. Des souliers unis de maroquin chaussoient ses pieds mignons. Sa chevelure d'ébène, abandonnée à ses caprices, flottoit en boucles naturelles sur ses épaules.

Elle se trouva un jour en société avec d'autres petites demoiselles de son âge, qu'on avoit déjà parées comme de grandes dames, et la richesse de leur habillement réveilla dans son cœur le premier sentiment de vanité.

Ma chère maman, dit-elle en rentrant au logis, je viens de rencontrer les trois demoiselles de Floissac, dont l'aînée est encore plus jeune que moi. Ah ! comme elles étoient joliment adonisées ! Leurs parens doivent avoir bien du plaisir de les voir si brillantes ! Vous

êtes aussi riche que leur mère. Donnez-moi aussi, je vous prie, un fourreau de soie et des souliers brodés ; et permettez qu'on donne un tour de frisure à mes cheveux.

Mme. DE JONCOURT.

Je ne demande pas mieux, ma fille, si cela fait ton bonheur ; mais je crains bien qu'avec toute cette élégance, tu ne sois plus aussi heureuse que tu l'as été jusqu'à présent dans la simplicité de tes habits.

MARTHONIE.

Et pourquoi donc, maman, je vous prie ?

Mme. DE JONCOURT.

C'est qu'il te faudra vivre dans une frayeur continuelle de salir ou même de chiffonner tes ajustemens. Une parure aussi recherchée que celle que tu desires, demande la plus excessive propreté pour faire honneur à celle qui la porte : une seule tache en terniroit tout l'éclat. Il n'y a pas moyen d'envoyer un fourreau de soie au blanchissage pour lui

rendre son premier lustre : et quelques richesses que tu me supposes, elles ne suffiroient pas à le renouveler tous les jours.

MARTHONIE.

Oh ! si ce n'est que cela, maman, soyez tranquille ; j'y veillerai de tous mes yeux.

Mme. DE JONCOURT.

A la bonne heure, ma fille. Mais souviens-toi que je t'ai prévenue des chagrins que peut te coûter ta vanité.

Marthonie, insensible à la sagesse de cet avis, ne perdit pas un moment à détruire tout le bonheur de son enfance. Ses cheveux qui, jusqu'alors, avoient joui de leur aimable liberté, furent emprisonnés en d'étroites papillottes qu'on mit encore à la presse entre deux fers brûlans ; et leur beau noir de jais, qui relevait avec tant d'éclat la blancheur de son front, disparut sous une couche de poudre cendrée.

Deux jours après, Marthonie eut un fourreau de taffetas du plus joli verd-

de-pomme, avec des nœuds de ruban rose-tendre, et des souliers de la même couleur, brodés en paillettes. Le goût qui régnoit dans ses habits, leur fraîcheur et leur propreté charmoient les regards; mais tous les membres de Marthonie y paroissoient à la gêne : ses mouvemens n'avoient plus leur aisance accoutumée; et sa physionomie enfantine, au milieu de tout cet appareil, sembloit avoir perdu les graces de la candeur et de la naïveté.

La petite fille étoit cependant enchantée de cette métamorphose. Ses yeux se promenoient avec complaisance le long de toute sa petite personne, et ne s'en écartoient que pour aller chercher à la dérobée, dans l'appartement, une glace qui pût lui retracer son idole.

Elle avoit eu l'adresse de faire inviter ce jour-là par sa maman, toutes ses jeune amies, pour jouir de leur surprise et de leur admiration. Elle se pavanoit fièrement devant elles, comme si elle étoit parvenue à la royauté, et

qu'elles fussent soumises à son empire. Hélas ! ce règne brillant eut une bien courte durée, et fut semé de bien des soucis !

On avoit proposé aux enfans une promenade hors des murs de la ville ; Marthonie se mit à leur tête, et l'on arriva bientôt dans une campagne délicieuse.

Une prairie verdoyante s'offrit la première à leurs regards. Elle étoit émaillée des plus jolies fleurs, autour desquelles voltigeoient des papillons, peints de mille couleurs bigarrées. Les petites demoiselles allèrent à la chasse des papillons. Elles les attrapoient avec adresse sans les blesser ; et lorsqu'elles avoient admiré leurs couleurs, elles les laissoient s'envoler, et suivoient des yeux leur vol inconstant. Elles cueillirent aussi des fleurs choisies, dont elles composoient les plus jolis bouquets.

Marthonie qui, par fierté, avoit d'abord dédaigné ces amusemens, voulut bientôt prendre sa part de la joie qu'ils inspiroient. Mais on lui représenta que

le gazon pouvoit être humide, et qu'il gâteroit ses souliers et son fourreau.

Elle fut donc obligée de rester toute seule et sans bouger, tandis qu'elle voyoit folâtrer ensemble ses heureuses compagnes. Le plaisir de contempler sa robe verd-de-pomme, étoit bien triste en comparaison.

Au bout de la prairie, s'élevoit un joli bosquet. On entendoit, avant d'y arriver, le chant des oiseaux, qui sembloient inviter les voyageurs à venir y goûter la fraîcheur de son ombrage. Les enfans y entrèrent en sautant de joie. Marthonie vouloit les suivre; mais on lui dit que sa garniture de gaze seroit déchirée par tous les buissons. Elle voyoit ses amies jouer aux quatre coins, et se poursuivre légèrement entre les arbres. Plus elle entendoit des cris de plaisir, plus elle ressentoit de dépit et d'humeur.

Sophie, la plus jeune de ses compagnes, qui la voyoit de loin se désoler, eut pitié de sa peine. Elle venoit de

trouver un endroit couvert de fraises sauvages, d'un goût exquis ; elle lui fit signe de la venir joindre pour en manger avec elle. Marthonie voulut l'aller trouver ; mais au premier pas qu'elle fit, un cri de douleur remplit tout le bosquet. On accourut, et on trouva Marthonie accrochée par les rubans et la gaze de son chapeau à une branche d'aubépine, dont elle ne pouvoit se débarrasser. On se hâta de détacher les longues épingles qui retenoient le chapeau sur sa tête ; mais comme ses cheveux crêpés se trouvoient aussi mêlés dans l'aventure, il lui en coûta une boucle presque entière, et l'édifice élégant de sa coëffure fut absolument renversé.

On n'aura pas de peine à imaginer combien ses amies, qu'elle se plaisoit à humilier par le faste de sa parure, furent peu attristées de ce fâcheux évènement. Au lieu des consolations qu'elle auroit dû en attendre dans son malheur, mille brocards malins furent lancés con-

tr'elle. On la quitta bientôt pour aller chercher de nouveaux plaisirs sur une colline qui se présentoit de loin à la vue.

Marthonie eut bien de la peine à y parvenir. Ses souliers étroits gênoient sa marche, et son corset embarrassoit sa respiration. Elle auroit bien souhaité alors être déjà rentrée à la maison pour se mettre à son aise; mais il n'étoit pas raisonnable d'exiger que toutes ses amies fussent privées, pour elle, de leurs amusemens.

Elles étoient déjà montées sur le sommet de la colline, et jouissoient de la charmante perspective qu'un vaste horizon présentoit à leurs yeux enchantés. On découvroit de toutes parts de vertes prairies, des champs couverts de riches moissons, des ruisseaux qui serpentoient dans la plaine; et dans l'éloignement une large rivière, dont les bords étoient couronnés de superbes châteaux. Ce spectacle magnifique charmoit leurs regards. Elles se récrioient de joie et d'admiration, tandis que la pauvre Marthonie,

thonie, assise au pied de la colline, et n'ayant devant les yeux que d'horribles rochers, étoit rongée de tristesse et d'ennui.

Elle eut le temps de faire, dans sa solitude, des réflexions bien amères. Ah! se disoit-elle en elle-même, à quoi me servent maintenant ces beaux habits? Quels doux plaisirs ils m'empêchent de goûter! et quelles douleurs ils me font souffrir!

Elle s'abandonnoit à ces affligeantes pensées, lorsqu'elle entendit ses compagnes descendre précipitamment, et lui crier de loin : Viens, Marthonie, sauvons-nous, sauvons-nous. Voilà un orage terrible qui s'élève derrière la colline. Ta robe va être abîmée, si tu ne te dépêches de courir.

Marthonie sentit ses forces renaître par la crainte du malheur dont on la menaçoit. Elle oublia sa fatigue, ses meurtrissures et ses étouffemens, pour hâter sa course. Mais malgré l'aiguillon dont elle étoit pressée, elle ne pouvoit

suivre que de loin ses compagnes vêtues bien plus légèrement. D'ailleurs, elle étoit à tout moment arrêtée, tantôt par son panier dans les sentiers étroits; tantôt par sa queue traînante à travers les pierres et les ronces; tantôt par l'échafaudage de sa chevelure, sur laquelle l'impétuosité du vent faisoit courber les branches des arbustes et des buissons.

Au même instant l'orage éclata dans toute sa fureur, et il tomba une pluie mêlée d'une grêle épaisse, au moment précis où les autres enfans venoient de regagner la maison de leurs pères.

Enfin, Marthonie arriva trempée jusqu'aux os. Elle avoit laissé en chemin un de ses souliers dans la fange, et la tempête avoit emporté son chapeau dans le milieu d'un bourbier.

On eut toutes les peines du monde à la déshabiller, tant la sueur et la pluie avoient collé sa chemise sur son corps; et sa parure se trouva perdue sans ressource.

Veux-tu que je te fasse faire demain

un autre fourreau de soie, lui dit froidement sa mère, en la voyant noyée dans les larmes ?

Oh ! non, non, maman, répondit-elle, en se jettant dans ses bras. Je sens bien maintenant qu'une élégante parure ne rend pas plus heureux. Laissez-moi reprendre mes premiers habits, et pardonnez-moi ma folie.

Marthonie, avec les vêtemens de l'enfance, reprit sa modestie, ses graces, sa liberté; et sa maman n'eut point de regret à une perte qui rendoit à sa fille le bonheur que son imprudence et sa vanité alloient peut-être lui ravir, sans cette malheureuse leçon.

L'ÉPÉE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. D'ORVAL.
AUGUSTE, *son fils.*
HENRIETTE, *sa fille.*
RENAUD, l'aîné, } *amis d'Auguste.*
RENAUD, le cadet, } *amis d'Auguste.*
DUPRÉ, l'aîné, } *amis d'Auguste.*
DUPRÉ, le cadet, } *amis d'Auguste.*
CHAMPAGNE, *domestique de M. d'Orval.*

*La scène est à Paris, dans l'appartement d'*Auguste.

L'ÉPÉE,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE.

Ah! c'est aujourd'hui ma fête! On a bien fait de m'en avertir; je ne m'en serois jamais avisé. Bon! cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais, quoi? voyons; que me donnera-t-il? Champagne avoit quelque chose sous son habit lorsqu'il s'est présenté chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah! s'il ne falloit pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurois bien fait montrer de force ce qu'il portoit! Mais, chut, je vais le savoir. Voici mon papa.

SCÈNE II.

M. D'ORVAL, *tenant à la main une épée avec le ceinturon;* AUGUSTE.

M. D'ORVAL.

Te voilà, Auguste? J'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas?

AUGUSTE.

Oh! mon papa... Mais qu'avez-vous donc à la main?

M. D'ORVAL.

Quelque chose qui ne te siéra pas trop bien; une épée, vois-tu?

AUGUSTE.

Quoi! c'est pour moi! Oh! donnez, mon cher papa: je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué....

M. D'ORVAL.

Ah! si je le croyois! Mais sais-tu bien qu'une épée demande un homme; qu'il ne faut plus être un enfant pour

la porter ; qu'on doit se conduire avec réflexion et décence ; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme, mais à l'homme de parer son épée ?

AUGUSTE.

Oh ! ce n'est pas l'embarras : je saurai bien parer la mienne ; et je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens....

M. D'ORVAL.

Que veux-tu dire par ces petites gens ?

AUGUSTE.

J'entends de ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée et un plumet au chapeau ; ceux qui ne sont pas nobles comme vous et moi.

M. D'ORVAL.

Pour moi, je ne connois de petites gens que ceux qui pensent mal, et ne se conduisent pas mieux ; qui sont désobéissans envers leurs parens, grossiers et impolis envers les autres. Ainsi, je vois bien de petites gens parmi les

nobles, et bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

AUGUSTE.

Oui; c'est aussi ce que je pense.

M. D'ORVAL.

Que parlois-tu donc tout-à-l'heure d'épée et de plumet au chapeau? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces misères-là? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

AUGUSTE.

Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point m'avilir que d'avoir une épée et de la porter.

M. D'ORVAL.

Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction que par ta bonne conduite. Voici ton épée, mais souviens-toi....

AUGUSTE.

Oui, mon papa; vous verrez. (*Il*

veut mettre l'épée à son côté, et ne peut en venir à bout. M. d'Orval l'aide à la ceindre.)

M. D'ORVAL.

Comment donc ! Elle ne te va pas si mal !

AUGUSTE.

N'est-ce pas ? Oh ! j'en étois bien sûr !

M. D'ORVAL.

À merveille. Mais n'oublie pas surtout ce que je t'ai dit. Adieu. (*Il fait quelques pas pour sortir, et revient.*) A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société, pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

AUGUSTE.

Oui, mon papa.

SCÈNE III.

AUGUSTE.

(*Il se promène avec un air de gravité sur la scène, et de temps en temps regarde derrière lui si son épée le suit.*)

BON ! me voici enfin un parfait chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois ! plus de familiarité, dès qu'ils n'ont pas d'épée ; et s'ils le prennent mal, allons, flamberge au vent ! Mais, alte-là. Voyons d'abord si elle a une bonne lame. (*Il tire son épée, et prend un air furibond.*) Je crois que tu te moques de moi, mon petit bourgeois ? Une, deux ! Ah ! tu veux te défendre ! A mort, canaille.

SCÈNE

SCÈNE IV.

HENRIETTE, AUGUSTE.

(*Henriette, qui a entendu les derniers mots, pousse un cri.*)

HENRIETTE.

EH BIEN ! Auguste, es-tu fou ?

AUGUSTE.

C'est toi, ma sœur ?

HENRIETTE.

Oui, comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là : (*en montrant son épée.*)

AUGUSTE.

Ce que j'en fais ? ce qu'un gentilhomme doit en faire.

HENRIETTE.

Et quel est celui que tu veux renvoyer de ce monde ?

AUGUSTE.

Le premier qui s'avisera de croiser mon chemin ! . . .

HENRIETTE.

Voilà bien des vies en danger. Et si c'étoit moi, par hasard?

AUGUSTE.

Si c'étoit toi?... Je ne te le conseille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'est mon papa qui m'en a fait présent.

HENRIETTE.

Apparemment pour aller tuer les gens à tort et à travers?

AUGUSTE.

Est-ce que je ne suis pas chevalier! Si l'on ne me rend pas tous les respects qui me sont dus, *pan*, un soufflet! et si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main! (*Il veut la tirer du fourreau.*)

HENRIETTE.

Oh! laisse-la en repos, mon frère. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrois savoir en quoi consiste le respect que tu demandes.

AUGUSTE.

Tu le sauras bientôt. Mon père vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, et tu verras comme je me comporterai.

HENRIETTE.

Fort bien! mais je te demande ce qu'il faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

AUGUSTE.

D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

HENRIETTE, *lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence.*

Votre servante très-humble, monseigneur mon frère. Est-ce bien comme cela ?

AUGUSTE.

Point de moquerie, s'il te plaît, Henriette; autrement.....

HENRIETTE.

Mais, c'est très-sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne

sera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

AUGUSTE.

Oh ! je veux bien me moquer de ces petits drôles ; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

HENRIETTE.

C'est encore là apparemment un des devoirs de la chevalerie. Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, et qu'ils donnent sur les oreilles à monsieur le chevalier ?

AUGUSTE.

Bon ! c'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur ni épée.

HENRIETTE.

Vraiment, notre papa ne pouvoit te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne chevalier étoit caché dans son fils, et qu'il ne falloit qu'une épée pour le faire paroître au grand jour.

AUGUSTE.

Ecoute, ma sœur : c'est ma fête ; il

faut bien nous divertir. Au moins, tu n'en diras rien à notre papa ?

HENRIETTE.

Pourquoi non ? Il ne t'auroit pas donné une épée, s'il n'avoit attendu quelque exploit de cette espèce, d'un chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'auroit recommandé autre chose ?

AUGUSTE.

Certainement, oui. Tu sais qu'il me prêche toujours.

HENRIETTE.

Que t'a-t-il donc prêché ?

AUGUSTE.

Que sais-je, moi ? que c'étoit à moi de parer mon épée, et non à mon épée de me parer.

HENRIETTE.

En ce cas, tu l'a compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir : et tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

AUGUSTE.

Fort bien, ma sœur. Tu penses te

moquer ? mais je veux bien que tu saches.....

HENRIETTE.

Je sais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais sais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée ?

AUGUSTE.

Et quoi donc ? (*Il détache son ceinturon, et regarde l'épée de tous côtés.*) Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

HENRIETTE.

Vraiment, tu es un habile chevalier ! Et une rosette ? Ah ! comme un nœud bleu et argent iroit bien sur cette poignée!

AUGUSTE.

Tu as raison, Henriette. Ecoute ; tu as dans ta toilette un magasin de rubans : ainsi.....

HENRIETTE.

J'y pensois ; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de chevalerie, et me porter quelque coup d'estramaçon.

AUGUSTE.

La folle ! Voici ma main, tope là. Tu n'as rien à craindre. Mais vîte, un beau nœud ! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

HENRIETTE.

Donne-la-moi donc.

AUGUSTE, *lui donnant son épée.*

Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre sur la table, pour que je la trouve au besoin.

HENRIETTE.

Repose-t-en sur moi.

SCÈNE V.

AUGUSTE, HENRIETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Les deux messieurs Dupré et les deux messieurs Renaud sont en-bas.

AUGUSTE.

Et bien ! ne peuvent-ils pas monter ? Faut-il que j'aille les recevoir au bas de l'escalier ?

CHAMPAGNE.

Madame votre mère m'a ordonné de vous dire de les venir joindre.

AUGUSTE.

Non, non ; il est mieux de les attendre ici.

HENRIETTE.

Mais, puisque maman veux que tu descendes ?

AUGUSTE.

Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards ! Allons, j'y vais tout-à-l'heure. Eh bien ! toi, que fais-tu là ? Et mon nœud d'épée ? Va, cours ; et que je le trouve tout arrangé sur ma table : (*en sortant.*) m'entends-tu ?

SCÈNE VI.

HENRIETTE.

Le petit insolent ! de quel ton il me parle ! Par bonheur j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur ! Oui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connoît pas comme moi ; il faut que j'aille lui conter..... Ah ! le voici.

SCÈNE VII.

M. D'ORVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vous venez bien à propos, mon papa ; je courois vous chercher.

M. D'ORVAL.

Qu'as-tu donc de si pressé à me dire ?.. Mais que fais-tu donc de l'épée de ton frère ?

HENRIETTE.

Je lui ai promis d'y mettre un beau nœud; mais c'étoit pour tirer de ses mains cette arme dangereuse. N'allez pas la lui rendre, au moins.

M. D'ORVAL.

Pourquoi reprendrois-je un cadeau que je lui ai fait?

HENRIETTE.

Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme Dom-Quichotte, s'excrimant tout d'estoc et de taille, menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

M. D'ORVAL.

Le petit écervelé! s'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

HENRIETTE, *lui donne l'épée.*

Le voici: je l'entends sur l'escalier.

M. D'ORVAL.

Cours faire son nœud, et tu me l'apporteras, lorsqu'il sera prêt. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet.

(*Auguste entre le premier, et le chapeau sur la tête; les autres marchent derrière lui, la tête découverte.*)

DUPRÉ l'aîné, *bas à Renaud l'aîné.*

VOILA une réception bien polie.

RENAUD l'aîné, *bas à Dupré l'aîné.*

C'est apparemment la mode aujourd'hui de recevoir sa compagnie le chapeau sur la tête, et d'entrer chez soi le premier.

AUGUSTE.

Que bredouilles-tu là ?

DUPRÉ l'aîné.

Rien, monsieur d'Orval, rien.

AUGUSTE.

Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre ?

RENAUD l'aîné.

Cela pourroit être.

AUGUSTE.

Je veux pourtant le savoir.

RENAUD l'aîné.

Quand vous aurez le droit de me le demander.

DUPRÉ l'aîné.

Doucement, Renaud ; il ne nous convient pas dans une maison étrangère....

RENAUD l'aîné.

Il convient encore moins d'être impoli lorsqu'on est chez soi.

AUGUSTE, *avec hauteur.*

Impoli, moi, impoli ? Est-ce parce que je marchois devant vous ?

RENAUD l'aîné.

C'est cela même. Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédons toujours le pas.

AUGUSTE.

AUGUSTE.

Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi.....

RENAUD l'aîné.

Eh bien ! de vous à moi ?....

AUGUSTE.

Est-ce que vous êtes noble ?

RENAUD l'aîné, *aux deux Dupré et à son frère.*

Laissons-le s'ennuyer avec sa noblesse, si vous m'en croyez.

DUPRÉ l'aîné.

Fi, monsieur d'Orval ! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter ? Nous n'avions pas desiré cet honneur.

AUGUSTE.

Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir ; c'est mon papa.

RENAUD l'aîné.

Fort bien. Ainsi nous allons trouver monsieur votre père, et le remercier de son honnêteté. En même temps nous lui

ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis-moi, mon frère.

AUGUSTE, *l'arrêtant.*

Vous n'entendez pas le badinage, monsieur Renaud; je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

RENAUD l'aîné.

A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

DUPRÉ l'aîné.

Calme-toi, Renaud; il faut rester bons amis.

DUPRÉ le cadet.

C'est donc aujourd'hui votre fête, monsieur d'Orval?

DUPRÉ l'aîné.

Je vous en fais mon compliment.

RENAUD l'aîné.

Et moi aussi, monsieur, je vous

souhaite toutes sortes de prospérités (*à part*) ; et je souhaite sur-tout que vous deveniez un peu plus honnête.

RENAUD le cadet.

Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux ?

AUGUSTE.

Oh ! sûrement !

DUPRÉ le cadet.

Bien des bonbons, sans doute ?

AUGUSTE.

Ah ! ah ! des bonbons. Ce seroit beau vraiment. J'en ai tous les jours.

RENAUD le cadet.

Ah ! c'est de l'argent, je parie. (*Il compte dans sa main.*) Deux ou trois écus, n'est-ce pas ?

AUGUSTE, *avec fierté.*

Quelque chose de mieux, et que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter. (*Renaud l'aîné et Dupré l'aîné sont à l'écart, et se parlent tout bas.*)

RENAUD le cadet.

Si j'avois ce qu'on vous a donné, je

pourrois bien le porter comme un autre, peut-être !

AUGUSTE, *le regardant d'un air de mépris.*

Pauvre petit ! (*Aux deux aînés.*) Que marmottez-vous encore tous deux ? Il me semble que vous devriez m'aider à me divertir.

DUPRÉ l'aîné.

Fournissez-nous-en l'occasion.

RENAUD l'aîné.

C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leur amusement.

AUGUSTE.

Qu'entendez-vous par-là, monsieur Renaud ?

RENAUD l'ainé. RENAUD le cadet, DUPRÉ l'ainé, DUPRÉ le cadet, AUGUTE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *tenant une assiette de gâteaux.*

Je vous salue, messieurs; vous vous portez bien, à ce que je vois?

RENAUD l'aîné.

Prêt à vous rendre mes respects, mademoiselle. (*Il lui baise la main.*)

DUPRÉ l'aîné.

Nous sommes charmés de vous voir tous les jours plus jolie. (*Il lui baise aussi la main.*)

HENRIETTE.

Vous êtes bien honnêtes, messieurs. (*A Auguste.*) Mon frère, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis, en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, et j'aurai le plaisir de vous le verser.

RENAUD l'aîné.

Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, mademoiselle.

AUGUSTE.

Nous n'avons pas besoin de toi ici.... A propos, et mon nœud d'épée ?

HENRIETTE.

Tu trouveras l'épée et le nœud dans ta chambre. Adieu, messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir. (*Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.*)

RENAUD l'aîné, *la suivant.*

Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie ?

HENRIETTE.

Je vais en demander la permission à maman.

SCÈNE X.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE.

AUGUSTE, *s'asseyant.*

ALLONS, prenez des sièges, et asseyez-vous. (*Ils se regardent les uns les autres, en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits, après s'être servi lui-même si copieusement qu'il ne reste rien pour les deux aînés.*) Un moment : on va en apporter d'autres; je vous en donnerai.

RENAUD l'aîné.

Nous n'attendons plus rien.

AUGUSTE.

A la bonne heure.

DUPRÉ l'aîné.

Si c'est-là une politesse de gentilhomme.....

AUGUSTE.

C'est bien avec des petites gens comme

vous qu'il faut se gêner ! Je vous ai déjà dit qu'on nous serviroit autre chose. Vous en prendrez, ou vous n'en prendrez pas ; m'entendez-vous ?

RENAUD l'aîné.

Oui, cela est assez clair. Nous voyons aussi-bien clairement avec qui nous sommes.

DUPRÉ l'aîné.

Allez-vous encore recommencer vos querelles, Monsieur d'Orval ? Renaud, si... (*Auguste se lève, tous les autres se lèvent aussi.*)

AUGUSTE, *s'avançant vers Renaud l'aîné.*

Avec qui êtes-vous donc, mon petit bourgeois ?

RENAUD l'aîné, *d'un ton ferme.*

Avec un petit noble, bien grossier et bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut, et qui ne sait pas la manière dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

DUPRÉ l'aîné.

Nous pensons tous comme lui.

AUGUSTE.

Moi, grossier, impudent? Me dire cela, à moi, qui suis gentilhomme?

RENAUD l'aîné.

Oui, je vous le répète; un petit noble grossier et impudent, quand vous seriez comte, quand vous seriez prince.

AUGUSTE, *le frappant.*

Je vais t'apprendre à qui tu as à faire. (*Renaud l'aîné veut le saisir. Auguste s'échappe, sort, et tire la porte après lui.*)

SCÈNE XI.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet.

DUPRÉ l'aîné.

MON DIEU! Renaud, qu'as-tu fait? il va trouver son père, et lui forger mille menteries; pour qui nous prendra-t-il?

RENAUD l'aîné.

Son père est un homme d'honneur. J'irai le trouver, si Auguste n'y va pas.

Il ne nous a sûrement pas engagés à venir, pour nous faire maltraiter par son fils.

DUPRÉ le cadet.

Il va nous renvoyer à nos parens, et leur porter des plaintes contre nous.

RENAUD le cadet.

Non, mon frère s'est bien conduit. Mon papa approuvera tout ce qu'il a fait, lorsque nous lui en ferons le récit. Il n'entend pas qu'on maltraite ses enfans.

RENAUD l'aîné.

Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble chez M. d'Orval.

SCÈNE XII.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE.

(Auguste rentre, tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent l'un dans un coin, l'autre derrière le fauteuil. Renaud l'aîné et Dupré l'aîné l'attendent de pied ferme.)

AUGUSTE, *s'avançant vers Renaud l'aîné.*

ATTENDS, je vais t'apprendre, petit insolent.... (*Il dégaîne son épée; et au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête, confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire, et se rapprochent.*)

RENAUD l'aîné.

Avance donc. Voyons la force de ton épée.

DUPRÉ l'aîné.

N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

RENAUD le cadet.

Ah! voilà donc ce que vous aviez vous seul le droit de porter ?

DUPRÉ le cadet.

Il ne fera de mal à personne avec ses armes terribles.

RENAUD l'aîné.

Je pourrois maintenant te punir de ta grossièreté ; mais je rougirois de ma vengeance.

DUPRÉ l'aîné.

Il ne mérite plus notre société ; il faut l'abandonner à lui-même.

RENAUD le cadet.

Adieu, monsieur le chevalier à l'épée de plume.

DUPRÉ le cadet.

Nous ne reviendrons plus, que vous ne soyez désarmé ; car vous êtes trop redoutable. (*Ils veulent sortir.*)

RENAUD l'aîné, *les arrêtant.*

Restons ici ; ou plutôt, allons rendre compte à son père de notre conduite. Autrement, toutes les apparences seroient contre nous.

DUPRÉ

DUPRÉ l'aîné.

Tu as raison. Que pourroit-il penser, si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui?

SCÈNE XIII.

M. D'ORVAL, AUGUSTE, RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet.

(*Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte et pleure de rage.*)

M. D'ORVAL, *à Auguste, en jetant sur lui un regard d'indignation.*

Qu'est-ce donc que j'entends, monsieur? (*Les sanglots empêchent Auguste de répondre.*)

RENAUD l'aîné.

Pardonnez, monsieur, le désordre dans lequel nous paroissons à vos yeux : ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, monsieur votre fils nous a si mal reçus...

M. D'ORVAL.

Rassurez-vous, mon cher ami; je suis instruit de tout. J'étois dans la chambre voisine, et j'ai entendu dès le commencement les indignes propos de mon fils. Il est d'autant plus coupable, qu'il venoit de me faire les plus belles promesses. Il y a long-temps que je soupçonnois son impudence; mais je voulois voir par moi-même à quel excès il pouvoit la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis, comme vous voyez, à son épée une lame qui ne fera jamais couler de sang. (*Les enfans poussent un éclat de rire.*)

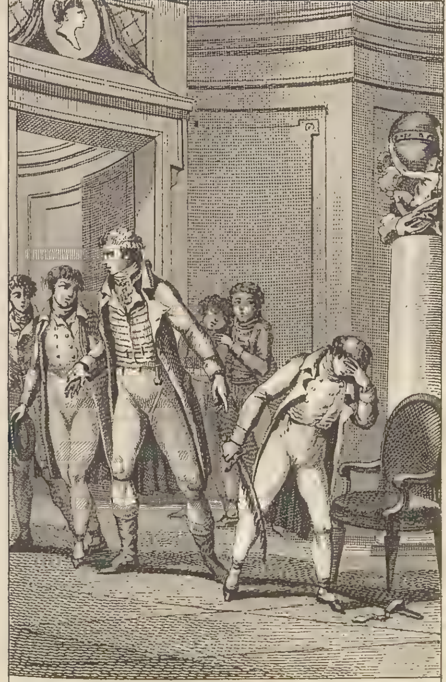
RENAUD l'aîné.

Pardonnez-moi, monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu crûment ses vérités.

M. D'ORVAL.

Je vous en dois plutôt des remercîmens. Vous êtes un brave jeune homme, et vous méritez mieux que lui de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime et de ma reconnoissance,





J'ai mis comme vous voyez une lame qui ne fera pas couler de sang....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

acceptez cette épée ; mais je veux d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

RENAUD l'aîné.

Je suis confus de vos bontés, monsieur ; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourroit n'être pas agréable aujourd'hui à monsieur votre fils.

M. D'ORVAL.

Non, non, restez, mes chers enfans. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble ; et ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, monsieur (*en s'adressant à Auguste*), ne vous avisez pas de sortir d'ici ; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudroit vieillir sans la porter.

L'OISEAU DU BON DIEU.

MADAME DE MONVAL; PAULINE et EUGÉNIE ses filles.

Mme. DE MONVAL.

Où as-tu donc mis ton argent, Eugénie?

EUGÉNIE.

Je l'ai donné, maman.

Mme. DE MONVAL.

Et à qui, ma fille?

EUGÉNIE.

A un méchant petit garçon.

Mme. DE MONVAL.

Pour qu'il devînt meilleur, sans doute?

EUGÉNIE.

Oui, maman. N'est-il pas vrai que les oiseaux appartiennent au bon Dieu?

Mme. DE MONVAL.

Oui; comme nous-mêmes, et toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

EUGÉNIE.

Eh bien! maman, ce malin garçon avoit dérobé un oiseau au bon Dieu, et il le portoit pour le vendre. Le pauvre oiseau crioit de toutes ses forces; et le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment qu'il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendît, et ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mme. DE MONVAL.

Et toi, Eugénie?

EUGÉNIE.

Moi, maman! j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie.*)

Mme. DE MONVAL.

Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

EUGÉNIE.

Le petit garçon peut avoir fait cette malice, parce qu'il avoit besoin d'argent.

Mme. DE MONVAL.

Je le crois aussi.

EUGÉNIE.

Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avois, moi qui n'en avois pas besoin.

PAULINE.

Nous avons eu là-dessus une petite dispute, maman. Eugénie a donné, sans compter, toute sa bourse; et il y avoit bien de quoi payer dix oiseaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir, pour faire son prix.

EUGÉNIE.

Qui de nous deux a raison, maman?

Mme. DE MONVAL.

Ce n'est pas tout-à-fait toi, mon cœur.

EUGÉNIE.

Mais, ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne falloit jamais balancer à faire le bien?

Mme. DE MONVAL.

Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire; mais qu'il falloit aussi

chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il seroit en notre pouvoir. Par exemple, aujourd'hui, puisque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour racheter le pauvre oiseau, il falloit réserver le reste pour une pareille occasion. Car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des oiseaux du bon Dieu, et que tu n'eusses plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurois-tu fait?

EUGÉNIE.

Maman, je serois venue t'en demander.

Mme. DE MONVAL.

Et si je n'en avois pas eu moi-même?

EUGÉNIE.

Ah! tant pis.

Mme. DE MONVAL.

Tu vois donc que ta sœur te donnoit un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y que cet oiseau dans le monde à qui tu pouvois donner des secours?

EUGÉNIE.

Ah ! je ne pensois qu'à lui dans ce moment. Si tu avois vu comme il avoit l'air de souffrir ! Si tu l'avois vu ensuite, comme il paroissoit content quand on lui a donné la volée ! Il étoit si étourdi de sa joie, qu'il ne savoit où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercheroit pas à le ratraper.

Mme. DE MONVAL.

Tu as toujours fait le bien, ma fille; et en récompense, voici ton argent.

EUGÉNIE.

O maman ! je te remercie.

Mme. DE MONVAL.

Voilà encore un baiser par-dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuse petite personne de l'univers.

LE NID DE FAUVETTE.

MAMAN, maman, s'écrioit un soir Symphorien, en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mère! Voyez, voyez ce que je tiens dans mon chapeau.

Mme. DE BLEVILLE.

Ha, ha! C'est une fauvette. Où l'as-tu donc trouvée?

SYMPHORIEN.

J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me suis glissé tout doucement près du buisson; et avant que l'oiseau s'en doutât, paff! je l'ai saisi par les ailes.

Mme. DE BLEVILLE.

Est-ce qu'il étoit seul dans son nid?

SYMPHORIEN.

Ses enfans y étoient aussi, maman. Ah! il sont si petits, qu'ils n'ont pas

encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

Mme. DE BLEVILLE.

Et que veux-tu faire de cet oiseau?

SYMPHORIEN.

Je veux le mettre dans une cage, que j'accrocherai dans notre chambre.

Mme. DE BLEVILLE.

Et les pauvres petits?

SYMPHORIEN.

Oh! je veux aussi les prendre, et je le nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Mme. DE BLEVILLE.

Je suis fâchée que tu n'en aies pas le temps.

SYMPHORIEN.

Oh! ce n'est pas loin. Tenez, vous savez bien le grand cerisier? C'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

Mme. DE BLEVILLE.

Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre; les soldats sont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN.

Des soldats ? Pour me prendre ?

Mme. DE BLEVILLE.

Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton père ; et la garde, qui l'a emmené, a dit qu'elle alloit revenir pour se saisir de toi et de ta sœur, et vous conduire en prison.

SYMPHORIEN.

Hélas, mon Dieu ! Que veut-on faire de nous.

Mme. DE BLEVILLE.

Vous serez renfermés dans une petite loge, et vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

SYMPHORIEN.

O le méchant roi !

Mme. DE BLEVILLE.

Il ne vous fera pas de mal. On vous servira tous les jours à manger et à boire. Vous serez seulement privés de votre liberté, et du plaisir de me voir. (*Symphorien se met à pleurer.*)

Mme. DE BLEVILLE.

Eh bien ! mon fils, qu'as-tu donc? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé, quand on a toutes les nécessités de la vie ? (*Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

Mme. DE BLEVILLE.

Le roi en agi envers ton père, ta sœur et toi, comme tu en agis envers l'oiseau et ses petits. Ainsi, tu ne peux l'appeler méchant, sans prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN, *en pleurant.*

Oh ! je vais lâcher la fauvette. (*Il ouvre son chapeau, et l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.*)

Mme. DE BLEVILLE, *prenant Symphorien dans ses bras.*

Rassure-toi ; mon fils ; je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton père n'est pas en prison ; et ni toi ni ta sœur, vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissois méchamment, en voulant emprisonner

emprisonner cette pauvre petite bête. Autant tu as été affligé lorsque je t'ai dit qu'on alloit te prendre, autant l'a été cet oiseau, lorsque tu lui as ravi sa liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, et les enfans après leur mère; combien celle-ci doit gémir d'en être séparée? Cela ne t'est sûrement pas venu dans l'esprit; autrement tu n'aurois pas pris l'oiseau. N'est-il pas vrai, mon cher Symphorien?

SYMPHORIEN.

Oui, maman; je n'avois pensé à rien de tout cela.

Mme. DE BLEVILLE.

Eh bien! penses-y dorénavant; et n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté, et qu'il seroit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrois apprendre par cœur, pour mieux t'en souvenir, une petite pièce de vers de ton ami.

SYMPHORIEN.

De l'Ami des Enfans ? Oh ! récitez-la-moi, je vous en prie.

Mme. DE BLEVILLE.

Tiens, la voici :

Je le tiens, ce nid de fauvette;
Il sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si long-temps je vous guette;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rébelles;
Débattez-vous, oh ! c'est en vain :
Vous n'avez pas encor vos ailes,
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère,
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine;
Moi, qui, l'été dans ces vallons,
Venois m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venoit me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je serois assez barbare
Pour vous arracher vos enfans !
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous:
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

TABLE
ET
MORALITÉS
DU PREMIER VOLUME.

NOTA. APRÈS avoir développé, dans une action intéressante ou animée par le sentiment, une foule de vérités usuelles dont le premier âge et l'adolescence peuvent retirer autant d'agrément que de profit, seroit-il superflu, en les réduisant en maximes générales, de les présenter sous la forme populaire de sentences et de proverbes ? Outre qu'une telle méthode indique aux jeunes esprits le moyen de dépouiller tout ouvrage de son appareil littéraire pour y découvrir le but moral, elle leur offre l'avantage d'appliquer à mille circonstances de la vie, des réflexions religieuses et philosophiques, toujours salutaires pour s'y conduire sagement.

Ces motifs ont décidé le nouvel éditeur de cette Collection, à extraire de chacune des

pièces qui la composent, la moralité qui en résulte. Si dans les premiers temps, cette moralité, trop substancielle si elle étoit isolée, semble mal en mesure avec la légèreté des enfans, du moins ne sera-t-elle pas au-dessus de l'intelligence des maîtres. C'est à ces derniers qu'on recommande de la faire goûter à leurs élèves; et à la faveur de l'opuscule qui l'aura fournie, de la faire avaler, l'on ose dire, à peu près comme une pillule purgative enveloppée de confitures.

Chacun a la prétention de diriger l'univers; celui-ci selon son intérêt, celui-là par ses caprices. Dieu a tout coordonné à l'utilité générale. *L'homme est bien comme il est.*

Un caractère méchant recueille le mépris public, excite la haîne universelle; et, par de lâches actions, se rend digne d'opprobres et de châtimens. Lorsque la bonté du cœur, si louable dans tout individu, se rencontre sous les haillons, et se manifeste par la délicatesse et la piété filiale, elle mérite et obtient des éloges et une juste récompense.

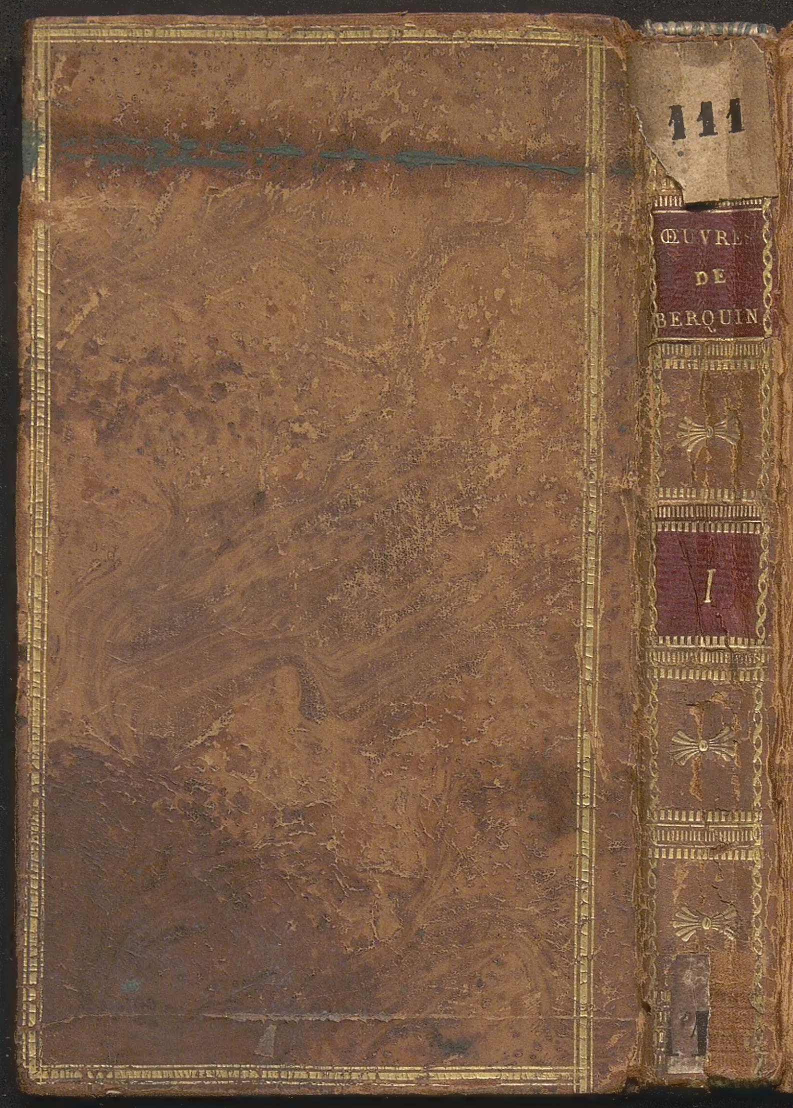
Une mise simple, et qui relève les graces de la nature, vaut mieux que la magnificence artificielle qui les cache : souvent la parure n'est qu'une chaîne qui effarouche les plaisirs; et la liberté, sans atours, est préférable à la pompeuse contrainte de l'étiquette.

La véritable noblesse est dans la vertu. Celle de la naissance ne vaut, que parce qu'on est convenu qu'elle valoit. L'autre mérite la vénération des hommes, et obtient les récompenses célestes.

Ce n'est pas assez de faire le bien, il faut le bien faire.

Ne bornez pas le sentiment de l'humanité aux hommes seulement; étendez-le à tout ce qui respire. Soulager un pauvre chien souffrant, c'est, en contentant sa sensibilité, rendre hommage au Dieu créateur et conservateur.

FIN DU PREMIER VOLUME.


111
ŒUVRES DE BERQUIN
I

colorchecker CLASSIC

mm

calibrite